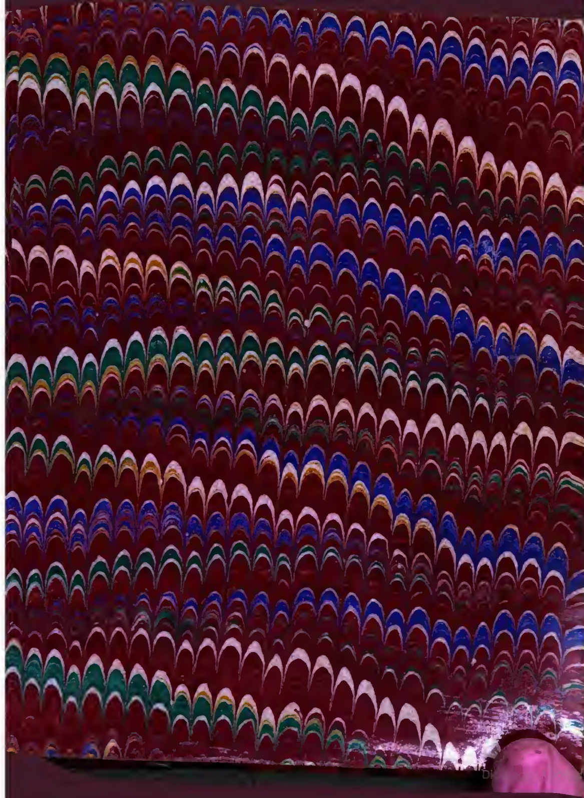
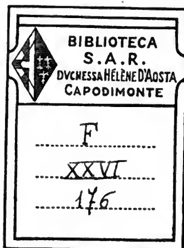

·HELENÆ·AVGV·
STÆ·DVCISSÆ·
EX·LIBRIS





LÉON GRANDET

GUL

POËME

Avec une eau-forte de Léopold Flameng



Paris Nov. 1916.

PARIS
ALPH. LEMERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PASSAGE CHOISEUL, 47

1870

GUL

POËME



Léop. Flameng sc.



Imp. A Salmon Paris.

LÉON GRANDET

GUL

POÈME

avec une eau-forte de Léopold Flameng

PARIS

ALPH. LEMERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PASSAGE CHOISEUL, 47

187.





LÉON GRANDET

GUL

POËME

Avec une eau-forte de Léopold Flameng

Excelsior!

PARIS
ALPH. LEMERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PASSAGE CHOISEUL, 47

1870



I

DONANIEL

Une nuit qu'il battait le pavé de la ville,
Chassé de son logis par l'hôtesse incivile
Qu'il ne pouvait payer, — ce sont hasards du jeu, —
Seul, sans toit, sans abri, sans maîtresse et sans feu,
Donaniel, errant de ruelle en ruelle,
Avisa sur le tard le mur d'une tourelle
Et l'étroite croisée où sur un rideau blanc
Se mouvait la clarté d'un lumignon tremblant.

Qui n'a parfois rêvé devant une fenêtre?
Qui, plein du vague ennui que la foule fait naître,
Ne s'est pas arrêté, loin du monde et du bruit,
Devant une fenêtre ouverte dans la nuit,
Et n'a pas désiré connaître le mystère
Qu'une lampe éclairait d'un rayon solitaire?
Est-ce une jeune fille, auprès de son miroir,
Du flot de ses cheveux inondant son peignoir,
Attentive à nouer le bout de chaque tresse?
Est-ce une pauvre mère, en proie à la détresse,
Qui devant un berceau s'est courbée à genoux?
Est-ce le temple chaste où de jeunes époux
Boivent jusqu'à l'ivresse, en des coupes dorées,
Les faveurs de l'hymen si longtemps désirées?
Peut-être, à l'heure même où meurt un indigent,
Un avare est-il là qui compte son argent!
Est-ce un pâle jeune homme, incliné sur sa table,
Dévouant à l'étude une ardeur indomptable,
Et qui prépare ainsi dans le recueillement
L'œuvre d'où doit jaillir un long rayonnement?
Ou de quelque assassin n'est-ce pas la demeure?
Qui sait le noir forfait qu'on y trame à cette heure?
Qui sait si ce n'est pas quelqu'un, tout uniment,

Qui de monsieur Feydeau lit le dernier roman?
Ou quelque vieux mari qui dispute sa femme?
C'est ainsi que parfois, ouvrant son vol de flamme
Devant une fenêtre entr'ouverte à la nuit,
S'en va notre pensée à la clarté qui luit.

Les regards arrêtés sur le vitrail gothique,
Donaniel voyait une ombre fantastique
Dessiner sur la voûte un chef démesuré.
Alors, avec lui-même ayant délibéré,
L'écolier résolut de tenter l'aventure.
Il chercha si sa dague était à sa ceinture :
C'est prudence! — et, s'aidant des pieds et de la main,
Jusques à la croisée il se fit un chemin,
Ainsi qu'un écureuil qui grimpe sur un hêtre, —
Tant qu'à la fin son front dépassa la fenêtre.
Et, lorsque dans la chambre il put jeter les yeux,
Sa surprise éclata dans un rire joyeux.
D'un dernier bond léger il sauta dans la salle.

Dans un fauteuil de chêne à forme colossale,
Un homme dont les ans avaient blanchi le front

Était assis, plongé dans un calme profond.
Sa tête sur un livre était alors penchée,
Et si bien s'y tenait sa pensée attachée,
Qu'au bruit que fit l'intrus il ne se tourna pas.
Un manteau de docteur s'éraillait sur ses bras.
Ce vieillard, abîmé dans un immense rêve,
Usait sa vie à lire, à réfléchir sans trêve.
De moment en moment son doigt maigre et fiévreux
Tournait l'un des feuillets de l'in-quarto poudreux.
On eût dit que de tout il eût perdu mémoire,
Tant, rivant ses deux yeux aux pages du grimoire,
Dans son livre avec joie il semblait s'enfoncer.

Donaniel toussa d'abord pour s'annoncer;
Mais l'homme ne bougea non plus qu'une momie.
Alors, sur le pavé de la salle endormie
L'écolier fit gémir les pieds d'un escabeau;
Et ce nouveau moyen n'eut pas un sort plus beau.
Sur la dalle sonore il battit la semelle;
Puis, voyant, — poursuivant sa lecture éternelle, —
Que l'enragé vieillard ne se retournait pas,
Il se mit à marcher par la salle à grands pas,
Allant d'ici, de là, comme en sa propre chambre.

L'âtre ne s'allumait jamais, même en décembre,
Car du foyer béant ruisselait un fouillis
De jaunes parchemins et de papiers vieillis;
Et, pêle-mêle, ainsi qu'une armée en déroute,
D'innombrables bouquins montaient jusqu'à la voûte,
Où la noire araignée, entremêlant ses lacs,
Se balançait, — ainsi qu'en de souples hamacs
Se balance, en chantant le soir d'une voix lente,
Sous le ciel de Cuba, la négresse indolente.
La poussière couvrait en masse les objets,
Et, nuls soins ne venant entraver ses progrès,
L'écolier vit partout flotter sa robe grise;
Mais ce qui ne cessait d'augmenter sa surprise,
C'était surtout, assis dans ce confus amas,
Ce vieillard obstiné qui ne remuait pas.

Il alla se pencher auprès de son épaule,
Laissant, comme sur l'eau font les branches d'un saule,
Traîner ses longs cheveux au bord du manuscrit, —
Et ne sut si c'était du grec ou du sanscrit,
Vu que le grec était pour lui langue étrangère
Et n'ayant du sanscrit qu'une teinte légère.
Cependant le vieillard, dans son rêve isolé,

De ces façons d'agir aucunement troublé,
Au poudreux in-quarto continuait à lire.

L'audace de l'enfant alla jusqu'au délire!

Il avait par hasard un long manteau de bal,
Triste et dernier débris d'un jour de carnaval,
Où d'insensés grelots retentissaient encore.
Sur le dos du vieillard il le posa, sonore,
En arrangea les plis, et, quand tout fut parfait,
Sur la table, en riant, pour juger de l'effet,
Il s'assit, les deux mains au genou, comme un page.
Et le vieillard tourna gravement une page
Sans voir le fol habit dont on l'avait couvert.
Alors Donaniel, d'un carnet entr'ouvert
Déchirant çà et là les feuillets pleins de notes,
Sur son genou se mit à faire des cocottes
Que sur les bords du livre il posait doucement.
Et le calme vieillard, d'un simple mouvement
Du doigt, les en chassait comme on fait d'une mouche.
L'écolier, vous pensez! riait à pleine bouche, —
Tant que ce jeu finit par lasser son gosier.
Roulant donc en cornet une main de papier,

Il en coiffa notre homme ainsi qu'un astrologue.
Et tout cela n'était sans doute qu'un prologue,
Quand, par malheur, son coude en se tournant frôla
Un monceau de bouquins, dont la masse croula
Sur le plancher, avec le bruit d'une tempête;
— Le vieillard ne leva pas seulement la tête! —
Mais alors, d'une porte un rideau s'écartant,
Sur le seuil, jeune et belle, et le front éclatant,
Une femme parut qui semblait une reine.

Étonnée, et d'un air de gravité sereine,
Elle considéra le vieillard qui lisait,
Et le pauvre écolier, debout, qui se taisait,
Sentant en ce moment jusqu'au fond de son âme
S'enfoncer la chaleur de son regard de flamme,
Et, devant cette femme à l'imposant aspect,
Pour la première fois connaissant le respect
Et la timidité. D'un fugitif sourire
Sa lèvre s'animant, elle alla sans rien dire
Délivrer le vieillard de son accoutrement;
Puis, vers Donaniel revenant lentement,
Elle sourit encore, et quand elle fut proche,
Elle lui fit du doigt un geste de reproche,

Ainsi que l'on menace un enfant trop léger.
Lui, pensa qu'on voulait ainsi l'encourager.
Il se redressa donc, puis, s'inclinant vers elle
En un salut galant :
« Madame ou demoiselle,
Car je ne sais, dit-il, me ferez-vous l'honneur
De m'apprendre en quel fou de logis mon bonheur
M'a conduit ?... Si je puis m'en douter, que je meure ! »

Elle lui répondit :
« C'est ici la demeure
Du docteur Gul. Il est vraiment très-singulier,
Vous, monsieur, qui portez l'habit d'un écolier,
Que vous le demandiez.
— Mais non, sur ma parole,
Ce n'est pas étonnant, car je vais à l'école
Les dimanches et jours de fête seulement ;
Or, la fatalité veut que précisément,
Madame, ces jours-là l'école soit fermée.

— L'étude est, je le vois, de vous beaucoup aimée.

— Certes... Mais votre Gul, me direz-vous aussi

Cė qu'il a, quelque bruit qu'on fasse, à lire ainsi?

— Rien ne le peut troubler au moment qu'il travaille.

— Alors, dit l'écolier en lui prenant la taille,
En cet instant j'en suis à lui très-obligé...
Et vous, madame?... »
                                        Et comme, à ce ton dégagé,
Elle semblait d'un air plus surpris que farouche
Le regarder, il mit un baiser sur sa bouche.
Mais il vit, tout soudain, de sa folle action
Le résultat tourner à sa confusion.

II

GUL

Bien loin qu'aux jeux d'amour elle parût se plaire,
La dame, sans montrer ni dédain ni colère,
Avait, les châtiant d'un geste familier,
Dérobé son corsage aux mains de l'écolier.
Et son regard, chargé d'une bonté suprême,
L'ayant en un moment fait rentrer en lui-même,
Il ne savait comment se tirer de ce pas,
Quand Gul vint à propos le sortir d'embarras.

Des pages de son livre achevant la dernière,
Le vieux docteur, distrait en aucune manière,
Boucla de l'in-quarto les fermoirs éclatants.
Puis, le front dans sa main, il médita longtemps.
Enfin il souleva sa tête vénérable,
Aperçut l'écolier, et, d'un œil favorable
Le contemplant, — sans plus s'étonner qu'il fût là,
D'un accent grave et doux voici comme il parla :

« Esprits toujours obscurs, fronts courbés vers la terre,
Hommes, nous passerons sans savoir le mystère
Où s'en va notre vie, et quel est notre sort
Quand notre corps retourne au néant dont il sort.
Ni les anciens Hébreux aux mœurs patriarcales,
Ni des mages persans les lois zodiacales,
Ni ce qu'a dit Cérès aux prêtres d'Éleusis
Et ce qu'à ceux d'Égypte a découvert Isis,
Ni les livres sacrés qu'épelle le brahmane,
Et les chants des Védas, tombant comme une manne
Sur les rameaux épars du vieux tronc aryen,
N'instruiront notre doute et ne nous diront rien.
Védas, Talmud, Soutras, Avesta, Bible sainte,
De la main du Très-Haut vous gardez tous l'empreinte !

Vos feuillets, que son souffle a jadis visités,
Conservent le parfum des grandes vérités.
C'est là qu'en leur berceau, dans des lueurs d'aurore,
On voit naître les dieux, et les mythes éclore,
Et les religions aux rites incertains
Se dresser lentement au milieu des humains,
Avec leurs dogmes purs et leurs pompes sacrées.
Ainsi, lorsque du Nil les ondes vénérées
Abandonnaient les champs à leur séjour ouverts,
Parmi les perséas et les grands palmiers verts,
Émaillant par milliers le limon prolifique
Dont le fleuve avait fait sa couche magnifique,
On voyait se lever, sur leurs tiges tremblants,
Fleurs mystiques du ciel, le chœur des lotus blancs

« Hélas! parmi ces dieux, tous revêtus de gloire,
Lequel est le seul vrai, qui prier, auquel croire?
Des vieux ou des nouveaux, qui doit avoir le choix?...
Comme la Vierge aux pieds de son Fils mis en croix,
N'est-elle pas touchante et belle, Isis plaintive,
Sur sa barque d'écorce errant de rive en rive,
En quête d'Osiris, son malheureux époux?

« De l'éclat de son nom le noir Typhon jaloux,
Un jour qu'il le surprit sans garde et sans défense,
L'avait précipité dans l'Océan immense.
Puis, déchaînant des vents les fougueux bataillons,
Il les avait lancés en sombres tourbillons
Sur la mer, — où longtemps, par les flots déchirée,
Erra, les bras épars, la dépouille sacrée.
Sur les récifs tranchants où se brisent ses eaux,
Au fond du vaste abîme, au flanc des durs vaisseaux,
La mer, lasse à la fin de traîner ce cadavre,
Le rejeta, sanglant, à la terre, — en un havre,
Sur un lit parfumé de bruyère et de thym.
Et ce fut là qu'Isis put le trouver enfin.

« Devant ce corps, souillé de limon et d'écume,
Tout son cœur se fondit, et, suivant la coutume,
Déchirant ses habits et se frappant le sein,
Hagarde sous le ciel implacable et serein,
Elle poussa longtemps du fond de sa poitrine
Des cris que l'air portait de colline en colline.
Puis, pour un saint devoir oubliant ses douleurs,
Sa main creusa la tombe où, sous l'herbe et les fleurs,
Osiris dormirait dans le sein de sa mère ;

Et, de ses pleurs taris rouvrant la source amère,
— Une femme aujourd'hui se désolerait moins ! —
Elle l'ensevelit sans pompe et sans témoins.
Mais le corps seul du dieu fut gardé par Cybèle,
Car le peuple avait vu son âme jeune et belle,
Flottant dans l'éther bleu vers l'orient vermeil,
S'en aller de ses feux animer le soleil.
C'est depuis qu'épandant la lumière et ses charmes,
D'Isis inconsolée il vint sécher les larmes,
Et que pour échapper à ses traits éclatants
Typhon dut se cacher au fond des noirs étangs.

« La Fable ne serait qu'inventions frivoles
Et que jeux de l'esprit sans but, si les symboles
Ne laissaient pour les gens d'étude et de savoir
Leurs voiles s'écarter et leur sens s'entrevoir.
Chez le peuple d'Égypte Isis, c'était la terre.
Typhon, c'était l'hiver dont la rigueur altère
Les rayons fécondants que lui verse le ciel;
C'était les vents glacés, les grêlons et le gel,
Qui détruiront l'espoir de la moisson prochaine.
Mais voici que, chassant toute vapeur malsaine,
Renvoyant les brouillards vers les marais sans fond,

Le dieu jeune et brillant, vainqueur du noir Typhon,
Osiris apparaît et sourit à la terre.
Il lui verse à grands flots sa chaleur salutaire;
Et la terre, soudain, sous ses baisers brûlants
Sent la vie à nouveau tressaillir dans ses flancs;
Et le sillon se fend, et les brins d'herbe verte
Croissent dans la campagne, au feu du ciel ouverte.
Bientôt, les blés mûris, comme un océan d'or,
Sous les brises d'été vont onduler encor.
Les lotus pareront le front des jeunes filles.
Les heureux moissonneurs aiguisent leurs faucilles,
Et, se parlant entre eux, supputent en espoir
Les chariots pesants qui rentreront le soir;
Et dès lors, bannissant toute crainte sinistre,
Pensent quand ils iront, dansant au son du cistre,
Un brandon dans la main, avec des cris joyeux,
Aux fêtes de Saïs remercier les dieux.

« Isis, c'est la Cérès d'Italie et de Grèce,
Son culte en tout pays se répand et progresse.
La lutte de Typhon avec l'époux d'Isis
Se retrouve de même au livre des Parsis :
C'est du bien et du mal le combat implacable,

La vertu qui résiste et que le vice accable,
Poëme douloureux, lamentable roman !
C'est le duel incessant d'Ormuzd et d'Ahriman.
L'un, prince des démons, l'autre, le chef des anges,
Dans l'immense univers ils heurtent leurs phalanges,
Et, dès les premiers jours de l'espace et du temps,
La mêlée est sans trêve entre ces combattants.

« Sous l'étendard d'Ormuzd, le bienfaisant génie,
Voici d'abord passer la cohorte bénie :
C'est un noble jeune homme, au cœur vaillant et pur,
Que rien n'arrêtera, même un trépas obscur,
S'il faut venger l'affront qu'a subi sa patrie.
C'est une chaste enfant que nul mal n'a flétrie ;
Une mère qui, loin des succès triomphants,
Dans la paix du foyer élève ses enfants.
C'est le sage, aux puissants peu soucieux de plaire,
Qui songe au peuple, et qui le conseille et l'éclaire ;
Et c'est l'homme du peuple aussi, qui du puissant
Ne jalouse pas l'or et le luxe blessant.
C'est le riche qui fait des dons de la fortune
Deux inégales parts, pour les siens en garde une,
Et laisse le plus grande à tous les affamés ;

Celui qui tend la main à tous les opprimés.
C'est l'épouse fidèle et l'ami véritable,
Le prêtre tolérant et le juge équitable...

« Voici, voici venir du fond de l'horizon
Le vol des noirs esprits en sombre tourbillon !
Des suppôts d'Ahriman voici l'horrible engeance,
Les hommes altérés de haine et de vengeance,
Ceux qui n'ont dans le cœur que de mauvais désirs :
Les faibles jeunes gens, perdus dans les plaisirs,
Dont les propos moqueurs et la sèche ironie
Glacent l'enthousiasme, insultent le génie ;
Qui, détachés de tout, sans force et sans talent,
Promènent dans la vie un sourire indolent,
Contemplent d'un œil froid les œuvres les plus belles,
Ames faites de boue, à l'idéal rebelles !
Et voici ceux qui n'ont qu'un culte au monde, l'or,
Et qu'une passion, augmenter leur trésor ;
Et les femmes qui n'ont qu'une folie en tête,
Se parer de bijoux, courir de bal en fête.
Voici le juge affreux qui viole la loi ;
Le prêtre qui maudit ceux qui n'ont pas sa foi,
Au nom du Dieu clément damnant tout sans réplique ;

Et le libre penseur qui, dans sa république,
Règle tout, trouve place à tous, trône au milieu,
Et n'en laisse pas même une petite à Dieu.
Voici ceux qui, du peuple attisant les colères,
Tribuns de cabaret ou plats folliculaires,
Pensent dans le désordre arriver au pouvoir,
Cœurs bas qui, dans la fange ayant mis leur espoir,
Se font les courtisans des viles populaces;
Et voici, se ruant à l'envi sur leurs traces,
Tous ceux qui n'ayant rien, — non pas même l'honneur !
Rêvent du genre humain la gloire et le bonheur.

« Hélas ! depuis le temps des Perses et des mages,
Rien n'est changé, ce sont encor mêmes images.
On voit assez, au train des choses d'aujourd'hui,
Si l'homme a progressé, que le mal n'a pas fui.
Nous ne vivrons donc pas pour voir se lever l'astre
Des jours immaculés prédits par Zoroastre,
Où tout les bons, vainqueurs sans retour des pervers,
Régneront à jamais dans un jeune univers;
Où de la paix sans fin commencera l'ivresse;
Où les soldats d'Ormuzd, le cœur plein d'allégresse,
Et ceux du Mauvais Ange, enfin purifiés,

S'embrasseront, pleurant, et réconciliés.

« Aussi bien, ce n'est là qu'une fable nouvelle,
Prétendant expliquer cette énigme éternelle
Du malheur dérivant de l'auteur de tout bien.
Adonc, mage persan, tu ne nous apprends rien.
Et puisque dans son vol l'hippogriffe du Pinde
Nous a conduits en Perse, allons jusque dans l'Inde.

« Dites, êtes-vous donc, ô brahmanes pieux,
Les plus sensés, étant des sages les plus vieux ?

« Ce soleil pâle était à sa première aurore.
Peu de jours avaient fui depuis qu'informe encore,
L'homme, du sol natal se levant tout boueux,
S'était mis à marcher, — et les chênes noueux
Étaient encor vêtus de leur première écorce.
Les jeunes animaux, pour essayer leur force,
Se livraient en jouant un combat innocent,
Et se nourrissaient d'herbe, ayant horreur du sang.
Les plus grands fleuves, fils des neiges primitives,
Descendaient vers la mer en contemplant leurs rives ;
Et la mer regardait avec étonnement

Ces monts, géants de pierre, assis tranquillement
Sur ses bords, et plongeant leurs pieds durs dans ses ondes.
Et la terre sentait ses entrailles profondes
Remuer, et donner la vie à la forêt;
Car dans ses larges flancs alors s'élaborait
La forme de chaque être, et les fleurs qui sont nées.
C'était, en ce temps-là, des millions d'années
Avant que les humains n'eussent peuplé de dieux
Les bois, la mer profonde et le ciel radieux,
Et, sous l'effort des vents et l'éclat de la foudre,
Pâles, tremblants, le front prosterné dans la poudre,
N'eussent institué, pour les rendre cléments,
Un culte et des autels à tous les éléments.
Il devait s'écouler des siècles innombrables
Avant que, balayant ces cultes misérables,
Le fils du charpentier, le blond Nazaréen,
N'eût fait de la Judée au monde européen
Briller comme un soleil la foi qui nous éclaire.

« Mais vous, contemporains de l'âge légendaire,
O Brahmanes pieux, assis dans les roseaux,
Les regards attachés sur le courant des eaux,
Quand ce jeune univers, qui s'étonnait de vivre,

Palpitait et riait dans l'air pur qui l'enivre,
Vous qui saviez trop bien qu'il n'était pas nouveau,
Qui l'aviez vu plus jeune, et plus fort, et plus beau,
Tristes, l'esprit perdu dans vos longues pensées,
Vous vous remémoriez vos misères passées,
Et comme le frisson qui ride au loin la mer,
Ainsi plissait vos fronts le souvenir amer
De ces longs temps enfuis où, sans intermittences,
Vous aviez parcouru toutes vos existences.
Et peu vous importait que vous dussiez mourir,
Puisqu'on meurt pour renaître, et pour toujours souffrir !
Car vous saviez que tout n'est que métamorphoses,
Que notre âme, en sombrant dans le néant des choses,
Se reprend à la terre, — et qu'en différents corps
Elle revit, suivant son mérite ou ses torts ;
Que nous ne retournons à l'argile grossière
Que pour nous redresser, hommes faits de poussière ;
Que rien n'éteint jamais, quand elle a vu le jour,
La vivante étincelle, — et qu'ainsi, tour à tour
Rendus à la lumière et replongés dans l'ombre,
Nous devons accomplir des avatars sans nombre.

« Aussi, du premier rang c'est pour ne pas déchoir

Qu'on vous voyait passer, jeûnant de l'aube au soir,
Le soleil vous versant sa flamme meurtrière,
Vos jours dans le repos, l'extase et la prière;
Car vous ne vouliez pas du ciel démériter,
Ni que votre âme un jour s'en allât habiter,
Lorsque du saint brahmane elle romprait l'entrave,
Le corps d'un laboureur ou celui d'un esclave.

« Hélas! qu'il soit esclave ou qu'il soit laboureur,
Qu'il porte en main le sceptre et qu'il soit empereur,
Du jour de sa naissance à son instant suprême,
La charge de chaque homme est à peu près la même.
L'espoir n'est que mirage, et la joie ici-bas
N'est qu'éclair fugitif, vous ne l'ignoriez pas!
Esprits désabusés, cœurs pleins de défiance,
Vous saviez, de la vie ayant l'expérience,
Que l'amour en brûlant se résout en vapeur,
Et que l'amitié même est un leurre trompeur.
Vous saviez que la gloire est vaine comme un songe,
Et que le seul vrai nom du bonheur est mensonge;
Qu'en butte à la souffrance, aux désirs, à la mort,
Il vous faudrait voguer sans atteindre aucun port;
Qu'il vous faudrait mourir et revivre sans trêve,

Ne gardant du passé, comme d'un mauvais rêve,
Et des maux endurés qu'un vague souvenir,
Et dans cet univers sans cesse revenir
Pour livrer au péché vos âmes oublieuses...
« Oh! disiez-vous, tendant au ciel vos mains pieuses,
« Qui nous délivrera de la création?
« Qui nous affranchira de l'incarnation?
« Qui délîra le nœud de l'attache charnelle?
« Qui nous replongera dans la paix éternelle?
« Qui nous retirera de l'univers maudit? »

« Et dans les cieux profonds Bouddha vous entendit.

« Non loin de Bénarès, près des sources du Gange,
Dans le Népal, auquel ses eaux font une frange,
Il naquit d'une vierge; et le mystique époux
Était un roi puissant, un prince sage et doux.
Son nom fut Siddharta. Le jour qu'il vint au monde,
On entendit au ciel une rumeur profonde.
Le palais, au premier regard du nouveau-né,
Resplendit comme si l'éclair l'eût sillonné.
Les écrins précieux d'eux-mêmes s'entr'ouvrirent;
Dans les jardins royaux les fleurs s'épanouirent;

De merveilleux lotus couvrirent les étangs,
Et mille oiseaux, venus du ciel en même temps,
Éclatèrent soudain en joyeuses fanfares,
Cependant que partout les luths et les cithares
Retentissaient, touchés par d'invisibles mains.
Ainsi naquit Bouddha, le sauveur des humains.

« Plus tard, lorsque, des rois suivant l'antique exemple,
Son père s'en alla le présenter au temple,
Les dieux inanimés, blocs géants et sacrés,
Taillés en marbre, assis sur leurs siéges dorés,
Se dressèrent debout et, marchant vers la porte,
Vinrent baiser ses pieds, et lui firent escorte.
Puis, l'un d'eux, le plus grand, s'inclinant vers l'enfant,
Brahma, le salua d'un hymne triomphant :

« Mérou, le roi des monts, ne baisse pas la tête
« Devant le sénevé; le roi de la tempête,
« L'irascible océan, ne s'incline jamais
« Devant la goutte d'eau qui tombe des sommets;
« Le soleil, prosternant son front dans la poussière,
« N'a jamais salué, lui, roi de la lumière,

« Le ver luisant qui brille au fond des chemins creux;
« Et les dieux tout-puissants n'abaissent pas leurs yeux
« Sur l'humble laboureur perdu dans la campagne.
« Mais toi, plus grand que nous, plus grand que la montagne,
« Plus grand que l'océan, plus grand que l'astre roi,
« Les hommes et les dieux s'inclinent devant toi! »

« Quand fut venu pour lui le moment de s'instruire,
Près des maîtres fameux il se laissa conduire,
Et, sans que de sa feinte on pût avoir soupçon,
Le sourire à la lèvre, écouta leur leçon.
Puis, comme un feu caché qui tout à coup s'élance,
De ses vieux professeurs confondant la science,
Interrogé par eux, il leur en remontra.
C'est l'un des plus savants, le grand Vicvamitra,
Qui nous en a laissé l'assuré témoignage.
D'ailleurs, il dédaignait les plaisirs de son âge
Quand les jeux succédaient à l'étude, fuyant
De ses jeunes amis le commerce bruyant,
Il allait à l'écart, dans un coin solitaire;
Et là, l'esprit voilé des ombres du mystère,
Mûrissant en lui-même un projet surhumain,
Il méditait, l'œil fixe et le front dans sa main.

« Un jour, il s'égara dans la forêt prochaine,
Et, le soleil tombant, s'arrêta sous un chêne.
Et son père, voyant qu'il ne revenait pas,
Sortit de son palais, et marcha sur ses pas.
Il le chercha longtemps de clairière en clairière;
Deux fois l'astre brillant épandit sa lumière,
Et, le troisième jour, l'aurore se levant,
Il le vit, seul, assis sous un chêne, et rêvant.
C'est ainsi qu'il grandit jusqu'à l'adolescence.

« Alors le roi, jaloux d'assurer sa puissance,
N'ayant qu'un fils au monde, et songeant, s'il mourait,
Que son antique race avec lui s'éteindrait,
Plein des prévisions que le pouvoir réclame,
Le pria de vouloir faire choix d'une femme.
Et le prince ne mit nul obstacle à ses vœux,
Sinon qu'il répondit : « O père! je la veux
« Pure comme un rayon, belle comme une rose,
« Chaste comme la fleur du lotus fraîche éclose,
« Peu soucieux d'ailleurs de la caste ou du rang. »
Et les courriers du roi, de tous côtés errant,
Parcoururent longtemps la ville et la campagne,
En peine de trouver une telle compagne.

Mais la jeune Gopa sur toutes l'emporta.
Ainsi fut marié le prince Siddharta.

« Toutefois, de l'amour repoussant la mollesse,
Il sut garder son cœur intact et sans faiblesse,
Et Gopa voyait bien, n'en ayant qu'une part,
Qu'entre elle et son amant se dressait un rempart
Où se serait brisée en vain sa jalousie.
Mais à quoi servirait qu'elle eût été choisie,
Pure, candide et chaste entre tant de beautés,
Si, troublant Siddharta du feu des voluptés,
Son cœur à tout propos eût voulu se répandre?
Fière de son époux, — bien que sans le comprendre, —
A lui plaire ayant mis sa gloire et son plaisir,
Elle le laissait donc méditer à loisir.
Et lui, dans ce palais où tout était en fête,
Errant d'un pas distrait, âme toujours en quête
De l'énigme éternelle, on le voyait souvent
Près des groupes rieurs passer, grave et rêvant.

« Un jour, accompagné de la troupe servile
De tous les courtisans, il sortait de la ville
Par la porte qui voit le soleil se lever,

Lorsque sur son chemin le hasard fit trouver
Un homme qu'accablaient les maux de la vieillesse.
Son corps n'avait gardé ni force ni noblesse,
Son front était ridé, son chef était tout blanc,
D'un bâton il aidait son pas débile et lent.
Ses muscles, que brisait la longue lassitude,
Saillissaient en réseaux sur sa peau sèche et rude.
Sa bouche ne rendait que des sons déplaisants.
Alors, s'étant tourné vers l'un des courtisans,
Le prince demanda : « Quel est donc ce pauvre homme,
« Si ce n'est pas plutôt une bête de somme?
« Il va, sur un bâton penchant son dos tremblant,
« Sa figure est ridée, et son chef est tout blanc.
« Son corps n'a conservé ni noblesse ni force ;
« Sa peau colle ses bras comme une laide écorce,
« Et sa voix ne rend plus qu'un murmure incertain.
« Est-ce là, dites-moi, quelque mauvais destin
« Qui frappe sa famille et qui seul le torture?
« Ou bien est-ce la loi de toute créature? »
Et celui qu'il avait interrogé lui dit :
« C'est l'âge, Monseigneur, qui glace et qui roidit
« Le corps de ce passant, qui courbe son échine,
« Et qui fait que d'un pied chancelant il chemine.

« La main de la vieillesse a plié son jarret,
« Et comme le bois mort roulé dans la forêt,
« De même il va roulant sous le sort qui l'accable.
« Mais le destin n'est pas pour lui seul implacable.
« Hélas! nous sommes tous voués à ce malheur :
« Vos parents, vos amis, et vous-même, seigneur,
« De la vieillesse, un jour, vous subirez l'empire.
« — Or donc, dit Siddharta, n'est-il pas fou de rire,
« Puisque force, courage, et jeunesse, et beauté,
« Par le temps qui s'enfuit tout doit être emporté ?
« Moi, qu'il guette déjà comme une sûre proie,
« Je n'ai plus nul souci de connaître la joie,
« Et les plaisirs d'un jour ne me séduisent pas.
« Je n'irai pas plus loin, revenons sur nos pas. »

« Un autre jour, suivi de la troupe servile
Des seigneurs de la cour, il sortait de la ville
Par la porte du sud, lorsque, près d'un fossé,
Il vit un homme assis, souffrant et délaissé.
Son visage était blême, et son œil noir et cave
Flamboyait au-dessus de sa pommette have.
Sur son dos frissonnant parfois il ramenait
Les pans de son manteau qui sur l'herbe traînait.

Sa respiration sortait, courte et sifflante,
De ses flancs amaigris ; sa lèvre était brûlante.
Sa douleur s'exhalait en des râles affreux,
Et son front trahissait l'effroi du malheureux
Que la mort épouvante et que rien ne console.
Alors le jeune prince, adressant la parole
A l'un des courtisans : « Quel est donc celui-ci,
« Demanda-t-il encor, qui se lamente ainsi,
« Et dont un feu caché semble sécher la lèvre ?
« — C'est un homme, seigneur, qui grelotte la fièvre. »
« Et Siddharta reprit : « Ainsi donc la santé,
« Elle aussi nous délaisse et n'est que vanité !
« Qui pourrait aujourd'hui se livrer à la joie,
« Ayant vu la douleur où cet homme est en proie,
« Et combien lourd souvent de la vie est le faix ?
« C'est du moins mon avis, retournons au palais. »

« Un autre jour, suivi de la troupe servile
Des seigneurs de la cour, il sortait de la ville
Par la porte qu'Indra colore à son coucher,
Quand, sur la même route, ils virent approcher
Le corps d'un homme mort que l'on portait en terre.
Il était étendu, roide et froid, dans sa bière,

Sous un voile de lin que le vent soulevait;
Et le flot désolé de ses parents suivait.
Tous, les cheveux épars, jetant des cris d'alarmes,
Éclataient en sanglots et répandaient des larmes.
Alors le prince, ainsi qu'il l'avait fait déjà,
Vers l'un des siens s'étant tourné, l'interrogea :
« Mais quelle est donc encor cette scène imprévue
« Qui gâte notre joie et blesse notre vue?
« — Seigneur, lui fut-il dit, ne le savez-vous pas?
« C'est un homme que vient d'emporter le trépas;
« Et ce sont ses parents dont, sincères ou feintes,
« Viennent jusques à nous la douleur et les plaintes.
« Nul d'entre eux ne connaît ce que garde la mort,
« Ni de celui qu'on perd quel peut être le sort,
« Ni les formes de l'être, abjectes ou sublimes,
« Qu'il recouvre, suivant sa sagesse ou ses crimes.
« — Fort bien, dit Siddharta, je comprends cette fois.
« Vieillesse, Maladie et Mort, ah! toutes trois,
« Qui vous enchaînera? Qui brisera le charme
« Qui nous attache à vous, dans la vie et l'alarme,
« Triple mal qu'à souffrir nous sommes condamnés?
« Mieux vaudrait mille fois pour nous n'être pas nés.
« Ces funèbres pensers sous lesquels mon cœur ploie,

« M'enlèvent tout désir de connaître la joie.
« Il nous faut le salut, et nul qui n'ait besoin
« D'y songer. Retournons. Nous n'irons pas plus loin. »

« Une dernière fois, qu'une suite servile
L'accompagnait encore, il sortait de la ville
Par la porte du nord, lorsqu'un homme vêtu
De haillons rapiécés, mais auquel la vertu
Donnait un maintien calme, un air noble et tranquille,
Vint, sans lever les yeux, lui tendre sa sébile.
Le prince s'étonnant, un des officieux
Qui l'escortaient lui dit : « C'est un religieux,
« Seigneur, qui dans son cœur a su briser le trône
« Du désir; sobre et chaste, il ne vit que d'aumône,
« Et, sevrant son esprit de tout espoir riant,
« Il va par les chemins, mendiant et priant. »
Et Siddharta reprit : « Cet homme est un vrai sage;
« Je suis aise qu'il soit venu sur mon passage.
« Ma résolution est prise, et désormais
« Rien ne la changera. Retournons au palais. »

« Instruit de ses projets pourtant, le roi son père,
Pressentant le déclin de sa grandeur prospère

Dans un fils que l'éclat du sang ne tentait pas,
Faisait garder sa porte et surveiller ses pas.
Mais que font une porte et l'œil des sentinelles,
Que font d'un roi puissant les craintes paternelles
Et des hommes armés veillant soir et matin,
A qui porte en son cœur les ordres du destin?
Une nuit, Siddharta, quand tout dormait encore,
S'échappa de la ville, et jusques à l'aurore
Vers les monts du Népal, d'un pas ferme et joyeux,
Marcha sans s'arrêter ni détourner les yeux.

« A l'aube, il vit, d'un bois côtoyant la lisière,
Un chasseur qui portait une robe grossière
De peau de cerf. Il lui donna son vêtement,
Son bonnet de fourrure orné d'un diamant,
Et vêtit sa tunique acceptée en échange.
Puis, tournant vers la gauche, il traversa le Gange
Et, du fleuve sacré redescendant le cours,
Marcha vers le midi par de nombreux détours.

« Dès lors, foulant du pied une terre étrangère
Où ne l'atteindraient pas les courriers de son père,
Il put, ralentissant ses pas précipités,

S'en aller librement de cités en cités.
C'est ainsi qu'abordant les plus fameux brahmines,
Il suivit leurs leçons, écouta leurs doctrines;
Puis, las de leur orgueil et de leurs vains discours,
Devant lui, vers le sud, il chemina toujours.
Il traversa dès lors maints pays dans sa course,
Sans y fixer ses pas, — dormait près d'une source
Et repartait bientôt, — quêtant en son chemin,
N'ayant jamais souci du jour du lendemain.
Et les rois dont parfois il passait la province
S'étonnaient de lui voir la figure d'un prince.
Enfin, de proche en proche, un jour il arriva
Dans un hameau portant le nom d'Ourouvilva.
C'est là qu'en un bois sombre et pendant douze années,
Des âges à venir pesant les destinées,
Il devait, loin du monde et de ses vanités,
Vivre dans la retraite et les austérités.

« Au pied d'un rocher noir, dans un antre sauvage,
Il avait fait son gîte; et du proche village
Soudjata, jeune enfant, venait chaque matin
Lui porter son repas d'eau limpide et de pain.
Parfois elle trouvait le pauvre anachorète,

Grave et pensif, assis au seuil de sa retraite,
Qui, les regards fixés devant lui, sans rien voir,
Rêvait, — et recevait, front nu, sans s'émouvoir,
Les rayons empourprés que lui jetait l'aurore.
Cependant qu'alentour, l'herbe, chargée encore
De perles de rosée, et les fleurs par milliers
Scintillaient dans la flamme ainsi que des colliers;
Que les vapeurs montaient dans les airs en spirales;
Que les bois secouaient leurs senteurs matinales,
Et que les rossignols, chantres mélodieux,
Avec les colibris s'élançaient vers les cieux.

« Alors, cœur innocent qu'un vague instinct oppresse,
Soudjata, contemplant le front pur, la jeunesse,
La beauté de l'ascète ainsi que sa pâleur,
Au bord de ses longs cils sentait germer un pleur.
Mais le sage, toujours enfoncé dans son rêve,
Ne la regardait pas, — et recherchait sans trêve
Le moyen de sortir de ce monde agité,
Où tout est morne et froid, triste et désenchanté.
Et l'enfant, le cœur pris d'une pitié profonde,
Soupirait, puis, voyant qu'aucune chose au monde
De l'ascète pieux ne troublait le repos,

S'en allait, le regard humide et le cœur gros.

« Cependant le démon, de tout ce qui respire
Maître et dominateur, voyant qu'à son empire
Seul de tous les humains échappait Siddharta,
Devant l'anachorète un jour se présenta,
Et, prenant une voix mielleuse et caressante,
Lui parla de la sorte :
« Homme à l'âme puissante !
« Que le jeûne a maigri, que la veille a pâli,
« Et dont jamais la chair sous l'esprit n'a faibli,
« Que te sert de souffrir pour mourir ? Il faut vivre !
« Ami, la vie est douce, et l'amour nous enivre.
« Pourquoi laisser ainsi se faner ton printemps ?
« Crois-m'en, aime et jouis, le plaisir n'a qu'un temps »

« Et comme, pour réponse à sa douce requête,
Siddharta restait calme et secouait la tête,
Le noir distributeur du mal mit dans son sein
Le tourment de la soif, l'angoisse de la faim.
Puis, devant ses regards soudain il fit paraître
Une table où les fruits que le printemps fait naître,
Ceux que dore l'été, que l'automne mûrit,

S'amoncelaient, — mêlés aux flacons où sourit
Un doux vin parfumé, suc des grappes vermeilles.
Les larges gâteaux d'or emplissaient les corbeilles,
Les cristaux renvoyaient des éclairs radieux
Et les fruits embaumaient. Mais l'ascète pieux,
Sans en être troublé, poursuivait sa pensée.

« La table s'étant donc dans le vide effacée,
Le tentateur, jaloux de nuire à ses travaux,
Sur le front de l'ascète épandit des pavots
Pour qu'une fois au moins il connût la paresse.
Et Siddharta sentit une langueur traîtresse
Se glisser dans ses sens, et, prompt à se brouiller,
Le fil de sa pensée au vent s'éparpiller.
Son sang se refroidit et ralentit sa course,
Et le sommeil coula comme l'eau d'une source
Sur ses yeux.... Cependant il put, réagissant,
Secouer par l'esprit la torpeur de son sang,
Et, fixant sur le ciel une claire paupière,
Garder ses yeux ouverts et sa pensée entière.

« Donc, vaincu, le démon, déguisant son dépit,
Proposa la richesse où la vertu croupit.

Il fit à ses regards flamboyer la puissance,
La gloire des vainqueurs que tout un peuple encense,
Les acclamations de la foule, — et les vers
Des poëtes, portant dans l'immense univers,
Jusqu'à la fin des temps et des races futures,
Son nom qu'illustreraient leurs strophes les plus pures,—
Et toutes les grandeurs, et le droit de marcher
Sur les fronts qui viendraient sur ses pas se pencher.
Il offrit, s'exilant dans un coin solitaire,
De laisser à lui seul l'empire de la terre!...
Et Siddharta, levant enfin la tête, dit :
« Démon, j'ai la sagesse, et cela me suffit. »
Puis, sans être autrement distrait de sa pensée,
Son esprit poursuivit la route commencée.

« Alors, le tentateur s'en alla, furieux,
Sonner de la trompette aux quatre coins des cieux.
Et ses fils dispersés qui gouvernent les mondes,
Hideux vampires, noirs serpents, bêtes immondes,
Tous, géants monstrueux, vinrent de toutes parts,
Armés de javelots, de glaives et de dards,
Et, traversant l'espace ainsi qu'une tempête,
S'abattirent devant la grotte de l'ascète.

Et là, tendant leurs arcs et roidissant leurs bras,
Ils firent, troublant l'air d'un horrible fracas,
Sur le front de l'ascète enfermé dans ses rêves
Pleuvoir les traits aigus et les coups de leurs glaives
Mais les glaives soudain se brisaient en éclats;
Les traits partaient de l'arc et ne l'atteignaient pas,
Mais, subissant en l'air d'humbles métamorphoses,
Se posaient sur sa tête en guirlandes de roses;
Et les blocs de rocher, détachés des hauteurs,
Tombaient, éparpillés, en nuages de fleurs.
Bientôt, ces insensés, frappés d'un tel prodige,
Se sentirent le cœur pris d'un nouveau vertige,
Car, désarmant leurs mains, ils vinrent entourer
Siddharta, — se courber en terre et l'adorer.
Hors de lui, le démon les bannit de sa face,
Et tous, épouvantés, s'enfuirent dans l'espace.

« Alors, du fond du ciel et du fond des cités
Où, prêtresses du mal et des lubricités,
Pullulent sans repos leurs infâmes familles,
Le démon appela ses trois cent mille filles.
Et toutes, désertant la torpeur de leur lit
Où, sous les chauds baisers, leur beau corps se pâlit,

Vêtissant à la hâte une gaze légère,
Accoururent en foule à la voix de leur père,
Et, se groupant autour de l'ascète vainqueur,
S'en vinrent, souriant d'un sourire moqueur,
L'œil en feu, les seins nus et les lèvres rougies,
Dérouler à ses yeux leurs trente-deux magies.

« D'abord, leur troupe agile, en se parlant tout bas,
Fit une ronde immense où se mêlaient leurs pas.
Puis, le cercle laissa s'échapper les plus belles
Qui, s'excitant du geste et souriant entre elles,
Dansèrent au milieu, pendant que mille voix,
Suaves de douceur, éclatant à la fois,
Élevèrent dans l'air un chant si plein de charmes,
Que les lions au loin en répandaient des larmes,
Que les eaux s'arrêtaient pour le mieux écouter,
Et que les bois sentaient leurs feuilles s'agiter.
Et, tout en folâtrant, les danseuses rieuses
Dévoilaient leurs beautés les plus mystérieuses,
Et venaient vers l'ascète, en jouant, tour à tour
L'agacer d'un mot tendre ou d'un baiser d'amour.
Puis, leurs corps onduleux prirent diverses poses,
Entrelaçant leurs bras, baisant leurs bouches roses,

Dardant sur Siddharta des yeux à le brûler;
Et leurs groupes unis lui vinrent révéler,
Parmi les chants lascifs et les éclats de rire,
D'étranges voluptés qui ne peuvent se dire.

« Mais de l'ascète, armé d'une sainte oraison,
Rien ne put terrasser les sens et la raison.
Ayant donc épuisé leurs ébats et leurs ruses,
Les filles du démon s'en allèrent, confuses,
Et, prêtresses du mal et des lubricités,
Retournèrent en foule au milieu des cités.

« Et leur père, quittant enfin l'anachorète,
Pâle et grinçant des dents, triste et courbant la tête,
De la pointe d'un dard sur le sol ramassé
Traça ces quatre mots : « Mon empire est passé! »

« Pourtant, les jours, les mois et les ans s'écoulèrent,
La jeunesse s'enfuit, les désirs s'envolèrent,
Et Siddharta, vieilli sans s'en apercevoir,
Ayant enfin conquis le suprême savoir,
Délaissa sa retraite, — et, pour comble à sa gloire,
Pendant deux jours entiers, sans manger et sans boire,

Sous le figuier sacré, près de Bodhimanda,
Étant allé s'asseoir, se releva Bouddha.

« Il commença dès lors à prêcher sa doctrine,
La parole à torrents coula de sa poitrine,
Et, parcourant les bourgs, les hameaux, les cités,
Il enseignait partout les quatre vérités.

« Or, sur la multitude en tous lieux accourue
Au-devant de ses pas, foule sans cesse accrue,
Épanchant sa grande âme en discours pénétrants,
Il parlait de la sorte :
« Honorez vos parents!
« Fuyez plus que la mort la haine et le mensonge.
« Aimez-vous. Sachez bien que la vie est un songe,
« Et que pour en sortir le chemin est étroit :
« Il faut agir, et vivre, et voir, et penser droit.
« Pardonnez tout le mal que l'on pourra vous faire :
« C'est des crimes commis la suite nécessaire.
« Le moyen d'effacer une laide action
« Est dans le repentir et la confession :
« Que l'aveu soit public, le repentir sincère.
« Vénérez chaque femme à l'égal d'une mère.

« Prince, esclave, brahmane ou laboureur, ma loi
« Est la même pour tous; et l'homme plein de foi,
« Renonçant à ses biens, à sa fortune entière,
« S'en ira ramasser, au coin d'un cimetière,
« Un lambeau de linceul dont il se vêtira;
« Puis, errant, la sébile en main, il mendîra
« Instruisez-vous d'abord, afin de mieux connaître
« Que la vie est mauvaise, et qu'il est mal de naître;
« Puis, vivez enfermés dans l'extase béant,
« Goûtant un avant-goût des douceurs du néant.
« Détachez sans regret de toute convoitise
« Votre esprit : tout est vain, et l'espoir est sottise.
« Soyez purs; soyez doux envers les animaux.
« Je suis venu briser la chaîne de vos maux.
« Ainsi, priant, jeûnant, suivant ma loi profonde,
« Votre âme à tout jamais s'éteindra dans ce monde.
« Ainsi, réglant sur moi vos pas irrésolus,
« Vous mourrez pour toujours, et ne renaîtrez plus. »

« Quoi! mourir tout entier?.. Mais, aux jours où nous sommes,
N'est-ce pas la croyance où la plupart des hommes,
Qui des secrets de l'être ont poursuivi la loi,
Viennent encor jeter les débris de leur foi?

Et n'est-ce pas l'autel, sans pompe ni mystère,
Que dresse la Science aux deux bouts de la terre,
Où se tient, toute nue et ceinte de clarté,
La déesse des temps nouveaux, la Vérité?

« Oui, l'homme a secoué les terreurs d'un autre âge,
Des vieux dieux malfaisants il ne craint plus l'outrage,
Et de leurs temples saints, qu'avait bâtis la peur,
Il a brisé la pierre et leur culte trompeur.
Il a, rompant enfin ses éternelles langes,
De leurs prêtres menteurs balayé les phalanges,
Et, chassant avec eux la nuit de sa maison,
A rouvert son seuil libre aux feux de la raison.
Ils ne reviendront plus, les hommes d'imposture,
Quand sous le faix des maux ploîra la créature,
Qu'elle voudra, broyant des décrets inhumains,
Se faire, lasse un jour, justice de ses mains,
Lui prêcher la douceur, le calme et l'espérance,
De mensonges divins endormir sa souffrance,
Et, pour mieux apaiser son cœur séditieux,
D'une hypocrite main lui désigner les cieux!
Trop longtemps les sondant avec des yeux avides,
L'homme, n'y voyant rien, les a déclarés vides,

Et, las d'interroger leurs sourdes profondeurs,
A détaché son cœur de leurs vaines splendeurs.
Et presque en même temps il a vu, comme une ombre,
Des superstitions s'effacer le vol sombre :
Sur son front délivré leur essaim qui s'enfuit
Ne fera plus planer les ailes de la nuit.
Il s'est fait dans ses yeux une telle lumière,
Que ne reviendra pas l'obscurité première.
Il a des maux soufferts si bien vengé l'affront,
Que le joug ne peut plus humilier son front.
L'homme, libre et joyeux, a relevé la tête,
Et, d'un œil satisfait contemplant sa conquête,
Il ne permettra plus que les vieilles erreurs
Lui suggèrent encor leur trouble et leurs terreurs.

« D'où lui vient la naissance, où la mort nous emporte,
Et pourquoi nous naissons, il ne sait, mais qu'importe !
Il sait, il reconnaît, sous leurs modes divers,
Les immutables lois qui règlent l'univers,
Toutes suivant leur cours sans rencontrer d'obstacle,
Et que ne put jamais entraver nul miracle.
Il voit partout la vie à longs flots circuler,
Dans le sein de la mort les êtres pulluler,

Et jusqu'au fond des mers, dans le ciel, sur la terre,
De l'informe infusoire au plus grand mammifère,
Jamais ne s'arrêter la génération.
Il se voit, lui, le roi de la création,
En butte aux mêmes maux que l'insecte et la plante,
Forcé pour conserver sa vigueur chancelante
De demander à tous une aide à son malheur,
Au ciel l'air respirable, au soleil sa chaleur,
Aux brebis leur toison, à toute la nature
Ses bienfaits et les mets qui font sa nourriture.
Infime vibrion perdu dans l'infini,
A tous les animaux l'homme se sent uni :
Il naît, grandit comme eux, et, comme eux périssable,
Compte dans l'univers autant qu'un grain de sable.
Mais, fier de son génie, en même temps il sent
Que tous lui sont soumis, à lui, l'être pensant,
Et que des éléments son savoir le rend maître.
Aussi, pour les dompter et pour les mieux soumettre,
Dans le champ de l'étude il trace son sillon,
Jusqu'au jour où, noyé dans le grand tourbillon,
La mort viendra saisir cet atome au passage.
C'est alors qu'il pourra, gardant le front d'un sage,
Voir s'ouvrir devant lui l'Inconnu sans trembler :

Soit que sa vie alors aille renouveler
Dans l'inerte matière une forme d'un être
Que la mort a brisée et qui tend à renaître ;
Soit qu'errante et perdue en l'espace et le temps,
Se rattachant sans cesse aux univers flottants
Et suivant en tout lieu leurs courses vagabondes,
Son âme se réveille encore en d'autres mondes ;
Soit qu'en ce monde étroit pour toujours enfermé,
Du feu qui le brûlait et l'avait animé
Il rende en expirant la dernière étincelle
Au foyer éternel de l'âme universelle,
Et qu'oubliant alors sa personnalité,
Il rentre à tout jamais dans l'immobilité.

« Ainsi vont discourant les sages de la terre,
Sans pouvoir découvrir ni sonder le mystère
Où s'en va notre vie, et quel est notre sort
Quand notre corps retourne au néant dont il sort.
Pour moi, les pieds au sol, le front dans les étoiles,
D'Isis et de Cérès j'ai soulevé les voiles ;
J'ai noté, pour fixer mes esprits chancelants,
Ce que Bouddha prêchait, voilà quatre mille ans,
Et suis encor plongé dans un doute suprême. »

Puis à Donaniel :

« Qu'en pensez-vous vous-même? »
Dit-il, l'apostrophant d'un accent familier.

« Ma foi, Cérès, Isis, Bouddha, — dit l'écolier,
Surpris qu'on pût parler aussi longtemps sans boire,
Et peut-être choqué, dans toute cette histoire,
De quelque anachronisme au savant échappé, —
Ces gens ne m'ont jamais beaucoup préoccupé.
Le destin qui m'attend quand je serai sous terre,
A vous dire le vrai, ne m'inquiète guère;
Et ce que mon esprit, à force d'y songer,
Peut en imaginer, ne va pas le changer.
J'ai de tels rêves creux en une horreur profonde.
Jeté, sans le vouloir, sur le seuil de ce monde,
Je tâche à dérober au sort malencontreux
Le plus de belles nuits et de moments heureux,
Et vois fuir sans regret la vie enchanteresse
Qui de tous ses plaisirs me prodigue l'ivresse.
Et pourtant quelquefois j'ai des heures d'ennui. .
Vous donc, docte vieillard, que je trouve aujourd'hui,
Et dont l'étude austère a fait blanchir la tête,
Du bonheur sans mélange auriez-vous la recette?

Vous avez tout à l'heure effleuré ce sujet,
Et voudrais vous le voir traiter plus au complet.

— Le bonheur? reprit Gul, ô fantôme qu'on rêve !
Qui toujours nous attire et qui nous fuit sans trêve,
Que sans l'apercevoir on croise en son chemin,
Que l'on poursuit encor quand on l'a sous sa main,
Et que tout homme cherche, et que nul ne possède !
Il n'est pas un mortel que son désir n'obsède,
Et qui, fuyant la paix où s'écoulaient ses jours,
De voyages lointains n'ait entrepris le cours
Pour aller essayer sa pénible conquête,
Et qui, bientôt, lassé de cette vaine quête,
Au donjon paternel, triste, ne soit rentré,
Après avoir battu, sans l'avoir rencontré,
Les villes et les champs, la plaine et la montagne.

« Faust, un de mes amis, un docteur d'Allemagne,
Que je connus jadis à l'université,
Dans des flots de science après s'être jeté,
En trouva l'onde amère et les bas-fonds arides ;
Et, quand l'âge déjà couvrait son front de rides,

De tous ses vieux auteurs délaissa le fatras,
Pour serrer une fois le plaisir dans ses bras.
Il sut, — car il n'est rien qu'un docteur ne connaisse,—
Rendre à son front pâli les fleurs de la jeunesse,
Et d'une blonde enfant faire battre le cœur.
Mais, lorsque celle-ci, les yeux pleins de langueur,
Le venait accabler de ses molles caresses,
Il se ressouvenait de plus douces ivresses
Que l'étude autrefois lui versait à pleins bords.

« Crésus, roi de Lydie, avait tant de trésors,
Et, dans des puits profonds dont ils éclairaient l'ombre,
Tant de diamants purs, qu'il n'en savait le nombre;
Il avait tant d'argent s'écroulant par monceaux,
Tant de perles en tas, tant d'or à pleins boisseaux,
Tant de rares bijoux enfermés dans des caisses,
Que nul n'eût jamais pu calculer ses richesses.
Cependant, quand Cyrus, qu'attirait le butin,
L'eut vaincu près de Sarde, et, du soir au matin,
Eut livré cette ville aux horreurs du pillage,
Crésus, le front courbé sous un dur esclavage,
Regretta dans son cœur de n'avoir pas été
Le gueux que de tels coups sauve sa pauvreté.

« Don Juan qu'au moins de nom vous connaissez, j'espère...

— Sans doute, interrompit l'écolier, c'est mon père.

— Don Juan avait placé le bonheur dans l'amour,
Et, par toute l'Espagne, on le vit tour à tour
Aimer dame, soubrette, enfant blonde, enfant brune,
Sans que jamais son choix s'arrêtât sur aucune,
Il mourut à la peine, et sans avoir trouvé
La femme qu'il cherchait ni l'idéal rêvé,
Et n'ayant pour l'amour qu'une pitié profonde.

« Alexandre le Grand, le conquérant du monde,
Fut, entre les héros, le plus vaillant dompteur
De peuples et de rois, et le dominateur
Le plus grand qu'on ait vu. Monté sur Bucéphale,
Il promena partout sa marche triomphale,
Et de la Macédoine au bout de l'Orient
Poussa de ses soldats le flot terrifiant.
Puis, quand du monde entier il eut fait la conquête,
Heureux moins que jamais, il rêvait dans sa tête
Je ne sais quels destins encor plus séduisants

Et quels hardis projets, — lorsqu'à trente-trois ans
La mort vint jeter bas cet affamé de gloire.

« Horace, un doux poëte, avait, s'il faut l'en croire,
Pour unique souci de voir couler ses jours
Dans la gaîté facile et les brèves amours,
Et de boire en sa coupe une oublieuse ivresse.
Mais parfois Lydia le trompait, la traîtresse!
Alors son meilleur vin lui semblait frelaté,
Et c'est en pleurs amers que tournait sa gaîté.

« Les vieux césars romains, Caligula, Tibère,
Monstres que les enfers vomirent sur la terre,
N'avaient, pour être heureux, rien de mieux inventé
Que l'infâme débauche et que la cruauté.
L'un goûtait, nous dit-on, d'ineffables délices
A voir couler le sang dans l'horreur des supplices,
Et repaissait son cœur du cri des malheureux.
Assouvi de plaisirs, l'autre, non moins affreux,
Savourant des douceurs qui nous sont inconnues,
Aimait à voir danser des femmes toutes nues,
Et dans sa rage aveugle oubliait quelquefois
Des transports de l'amour les naturelles lois.

Mais l'ennui qu'ils fuyaient dans la honte et la fange,
Les y suivait... »

Et comme, à ce discours étrange,
L'écolier vers la dame, en riant, se tournait
Pour lire dans ses yeux si rien ne l'étonnait,
Gul, l'ayant deviné :

« Fils, la science est chaste,
Lui dit-il gravement. Son œil enthousiaste
Ne se baissera pas au tableau des laideurs
Que l'histoire et les temps mêlent à leurs splendeurs.
Tu ne verras pas même au front de cette femme
Le trouble et la rougeur mettre un voile de flamme,
N'ayant sous ce bandeau nulle faute à cacher
Et des vices communs rien à se reprocher,
Elle qui va plutôt, fille au cœur intrépide,
Arracher d'une main vengeresse et rapide
Le masque sous lequel le mal cache ses traits!...

« Revenons au sujet dont nous sommes distraits.
Ainsi donc, nous voyons que l'amour et la gloire,
La richesse, et l'étude, et le plaisir de boire,
Rien, pas même la honte où l'esprit raisonneur

Plonge pour s'y noyer, — ne donne le bonheur.
Pour ma part, finit-il, l'ayant cherché sans cesse,
J'ai cru l'avoir trouvé dans la seule sagesse.
Va donc par ce chemin !
— Merci ! j'espère bien,
Dit l'écolier, mourir sans connaître ce bien,
Et ne jamais fouler cette ennuyeuse route...
Cette dame, au surplus, qui sans rien dire écoute,
Qui donc est-elle ?
— Elle est l'enfant d'adoption
Qu'un jour je recueillis au seuil de ma maison,
A laquelle j'ouvris ma porte hospitalière,
Et qui, s'attachant là comme un feston de lierre,
Penche sur moi depuis, et sur mes soixante ans,
L'ombre de sa jeunesse et de son vert printemps.
Son nom est Sophia. L'histoire de sa vie
N'est qu'un tissu brodé d'injustice et d'envie,
Où se voient la douleur et les maux odieux
Dont la vinrent frapper les hommes et les dieux.
Les prêtres l'ont maudite, et les grands de la terre
L'ont voulu reléguer dans l'ombre et le mystère ;
Et les peuples longtemps, sans vouloir l'écouter,
L'ont livrée au bourreau pour la persécuter.

Mais, dans ce long martyre et cette peine extrême,
Elle a toujours quelqu'un qui la sauve et qui l'aime,
Et la garde chez lui loin des méchants... Ah çà!
Comment se fait-il donc que vous vous trouviez là,
Vous à qui je réponds?.. Dans la paix de l'étude
Où je vis, nul ne vient troubler ma solitude.
Vous semblez un rayon qui tombe dans mon deuil.
Comment vous trouvez-vous ici?

— De votre seuil
J'ignorais le chemin, répondit l'enfant. Maître,
Pardonnez-moi, je suis entré par la fenêtre. »

Tel un mont sourcilleux qu'enveloppe la nuit.
D'un noir torrent qui gronde on entend seul le bruit;
Les sapins hérissés qu'un long souffle balance
Sur ses bords escarpés se dressent en silence,
Et, vers le gouffre où l'eau mugit avec fureur,
Se penchent quelquefois, comme saisis d'horreur,
Lorsqu'un sanglot plus sourd vient du fond de l'abîme.
Du pied de la montagne à sa plus haute cime,
Tout est sinistre, à part çà et là sur ses flancs
Des vapeurs se traînant en longs fantômes blancs;
Tout est morne et se tait, sinon parfois l'orfraie.

Jetant son cri sauvage au passant qu'elle effraie;
Rien ne bouge, et sur tout, de la base au plateau,
La nuit tient déplié son lugubre manteau.

Mais sitôt que l'aurore à la face vermeille
Apparaît au lointain, tout chante et tout s'éveille;
Tout s'anime et renaît, et l'ombre qui s'enfuit
Emporte dans ses plis les terreurs de la nuit.
Les oiseaux, plus légers, sautent de branche en branche;
Les verts sapins, encor voilés de vapeur blanche,
Étendent lentement leurs bras vers le soleil
Comme pour secouer les restes du sommeil.
Les fleurs dressent la tête, et, pleines de rosée,
Font briller dans l'air pur leur corolle irisée.
Voici l'abeille agile et les blancs papillons
Que le vent du matin balaie en tourbillons.
L'eau du torrent qui tombe en cascade soyeuse
Fait monter de l'abîme une chanson joyeuse;
Et, devant la clarté qui vient de l'orient,
Le mont, plein de gaîté, se dresse souriant.

Tel l'austère docteur, dont rien jusqu'à cette heure
N'avait pu dérider, dans sa calme demeure,

La gravité sans borne et le front soucieux,
Et qui, goûtant fort peu les mots facétieux,
Les accueillait toujours d'un sourcil qui se fronce,
Lorsque Donaniel lui lança sa réponse,
Sourit avec bonté; puis, d'un accent plus doux,
Il reprit aussitôt :

« Enfants, amusez-vous!
Moquez-vous des vieillards, aimez les jeunes femmes,
Au torrent des plaisirs plongez gaîment vos âmes!
Profitez, profitez de ces moments trop courts
Où la joie est facile, — ils ne durent toujours! —
Profitez de cette heure où le rire à vos lèvres
Ne met point d'amertume; où l'amour et ses fièvres,
Sans vous briser le cœur, peut gonfler votre sang;
Où le plaisir n'est pas un labeur renaissant.
Frappez du pied la terre, et relevez la tête :
Elle est à vous, elle est votre belle conquête!
Et que l'illusion qui la pare à vos yeux
Se conserve longtemps dans votre cœur joyeux!
Riez, chantez, dansez et couvrez-vous de roses!
Ouvrez votre aile au vent, planez sur toutes choses!
Soyez fous!.. si votre œil veut sonder l'avenir,
N'y voyez que bonheurs qui ne doivent finir.

« Assez tôt vous viendra l'amère expérience.
Assez tôt le malheur et sa dure science
Vous apprendront le doute, et la crainte, et les pleurs.
Assez tôt du plaisir se faneront les fleurs.
Assez tôt vous verrez l'amour perdre ses charmes,
Et vos rires joyeux soudain tourner en larmes.
Assez tôt, assez tôt dans votre cœur viendront
Les premiers désespoirs, — et sur votre beau front
Les premiers cheveux blancs et les premières rides.
Alors, tous les plaisirs vous paraîtront arides.
Vous ne comprendrez plus qu'on soit insouciant.
La terre ayant perdu son bel aspect riant,
Vous chercherez en vain votre ancienne chimère...
Mais chez moi, reprit Gul, qu'êtes-vous venu faire?
Vous ne me semblez pas un très-bon écolier?...

— Je venais demander place à votre foyer
Pour cette nuit. Je suis sans argent et sans gîte,
Et demande, malgré la crainte qui m'agite
De vous gêner, — que vous ne me repoussiez pas.

— Béni soit le hasard qui conduisit vos pas
Chez moi, dit le vieillard. Tenez, prenez ma chaise.

Un enfant comme vous peut y dormir à l'aise.
Moi, jusqu'au jour naissant, sur ce vieil escabeau
Je puis lire, — ayant temps de dormir au tombeau. »

Dans le fauteuil de chêne à forme colossale
Donaniel s'assit. Puis, jetant dans la salle
Un coup d'œil circulaire, il vit, non sans chagrin,
Que la charmante dame à l'air grave et serein
S'en allait, et fermait avec soin la portière.
Mais bientôt le sommeil pesa sur sa paupière ;
Et, près du vieux docteur, quelque songe riant
Vint bercer dans ses bras le jeune insouciant.

III

GARGULUS

« Il faudra qu'il réponde, ou le diable m'emporte ! »

C'est ainsi que parlait, en secouant la porte
Du docteur Gul, un homme à mine de guerrier,
Qui du reste portait l'habit d'un officier.
Il était escorté de quelques hommes d'armes.
A la fin l'huis s'ouvrit; et quand, pleine de charmes,
L'air calme, Sophia parut à ses regards,

Le galant officier, pour elle plein d'égards,
Portant une main leste à sa moustache rousse,
En redressa les crocs, et d'une voix plus douce
Commença de la sorte :
« Honneur à la beauté !
Le temple où je vous vois, céleste déité,
Serait-il par hasard habité par un homme
Vieux et cassé, savant comme un diable, et qu'on nomme
Théophraste Gul ?
— Oui.
— C'est votre grand-parent,
Sans nul doute ?.. et, de plus, il est très-apparent,
Au pudique reflet dont votre front se dore,
Que mon aspect vous trouble... et que je vous adore !
La grâce et les attraits ont toujours sur mon cœur
Exercé, je l'avoue, un empire vainqueur ;
Mais aujourd'hui surtout je dois rendre les armes.
Donc, si l'amour d'un brave a pour vos yeux des charmes,
Je ne vous cèle point qu'au Louvre on me peut voir,
De deux jours l'un, monter ma garde... et quelque soir
Si vous passiez...
— Ah çà ! monsieur le militaire,
Dit Gul intervenant, voulez-vous bien vous taire !

Entre cet ange et vous est-il rien de commun?
Et qu'est-ce qui nous vaut ce discours importun?
— Monsieur, tout à l'instant de moi je vous délivre.
Vous vous nommez Gul?
— Oui.
— Eh bien, veuillez me suivre,
S'il vous plaît.
— Moi! comment? pourquoi?
— Je n'en sais rien.
— Mais où me menez-vous?
— Eh! vous le verrez bien. »

Dans une antique salle, à voûte surbaissée,
La foule, en ce moment haletante et pressée,
S'agitait, prenait place, et d'un cœur anxieux
Appelait les débats trop lents qui, sous ses yeux,
Allaient se dérouler comme un drame à la scène.
Peut-être entendrait-on plus d'un propos obscène;
Peut-être l'accusé, le juge ou les témoins,
Allaient-ils discourir librement, — néanmoins
Les dames étaient là, comme toujours, en nombre.
L'attente était fiévreuse, — et la salle était sombre,
Car les vitraux ternis sur tous ces fronts hagards

Ne laissaient transpercer que des rayons blafards, —
Assez clairs cependant pour qu'au fond du prétoire
On pût voir, sur le mur, un pauvre Christ d'ivoire
Qui, les bras étendus et le front incliné,
Jetait sur tout ce monde un œil si consterné
Qu'il semblait qu'on allât le condamner encore.
Étouffant par moment un bâillement sonore,
Sous ses pieds, l'œil mi-clos et le front dans leurs mains,
Des hommes revêtus des insignes romains
Siégeaient augustement dans la pourpre et l'hermine.
Ils étaient tous porteurs de florissante mine
Et d'un grave embonpoint, et l'anneau des prélats,
Quand ils levaient la main, brillait dans leurs doigts gras;
Ils étaient tous pourvus de riches abbayes,
D'évêchés suzerains où leurs lois, obéies
Du noble et du vilain, les rendaient à la fois
La terreur et l'appui des peuples et des rois.
Ils ne reconnaissaient au-dessus d'eux qu'un homme,
Qu'ils ne redoutaient pas, — le Vicaire de Rome,
Dont ils bravaient parfois les foudres impuissants;
Et ceux dont ils sacraient les fronts obéissants,
Y pouvant à leur gré décharger l'anathème,
Les princes, les craignaient à l'égal de Dieu même.

Lorsque le vieux docteur, le fer aux poings rivé,
Devant ce tribunal fut enfin arrivé,
Un silence profond s'établit dans la salle.

Un homme alors, paré d'un rabat assez sale,
Se leva près d'un banc, et d'un carton grossier
Tira divers papiers reliés en dossier.
Son nez était armé de puissantes lunettes,
Qu'il essuya d'abord pour les rendre plus nettes.
Et tous, en contemplant son œil noir et tortu,
Ses cheveux hérissés et son museau pointu,
Lui trouvèrent soudain un faux air de famille
Avec un vieux renard dont une souquenille
Cacherait le pelage, en laissant au surplus
Dépasser les deux bras. Messire Gargulus
Était son nom. Cet homme, admis maître en Sorbonne,
Bien qu'en toute science il ne craignît personne,
Sachant surtout le Code et l'Évangile à fond,
Était grand casuiste et juriste profond.

Quand il eut achevé son apprêt oratoire,
Il calma d'un regard les bruits de l'auditoire;
Et le pauvre docteur, sur ses verres plus clairs

Voyant les feux du jour s'amasser en éclairs,
Sentit, quoi qu'il en eût, son âme un peu troublée.
Puis, d'un geste courtois saluant l'assemblée,
Messire Gargulus lui rendit les honneurs
D'usage, — et voici comme il parla :

« Messeigneurs,
Vous voyez devant vous le plus grand misérable,
Le monstre le plus noir et le plus exécrable
Que la terre ait porté, que l'enfer ait vomi,
Et que jamais le ciel ait eu pour ennemi.
Il faut que Satan même, au jour de sa naissance,
Ait remis dans ses mains son horrible puissance ;
Car de vos jugements les fastes éternels
Ne pourraient pas citer entre les criminels
Un démon plus chargé de honte et d'infamie.
Et cependant voyez cet air de bonhomie !
Voyez les cheveux blancs dont son visage est ceint !
Ce maintien calme et doux ! Qui ne dirait un saint?..
Or voici ce que tient une telle promesse :

« Ce païen tout d'abord ne va pas à la messe,
Et suit les saintes lois d'un tel zèle attiédi

Qu'il se nourrit parfois de chair le vendredi !
Et ne le croyez pas, messeigneurs, quoi qu'il dise,
S'il prétend qu'il agit ainsi par gourmandise ;
Car, sobre d'ordinaire, il ne boit pas de vin
Et mange un pain grossier fait d'un mauvais levain.
Au surplus, toujours grave, enfermé dans lui-même,
Il va poussant l'oubli jusqu'à ce point extrême
Que, si les gens qu'il voit ne l'avertissaient pas,
Il vivrait sans songer aux heures des repas!
On l'a vu quelquefois sortir de sa demeure,
La tête découverte, et, pendant plus d'une heure,
Cheminer gravement au milieu des badauds,
Les yeux fichés en terre et les mains sur le dos,
Coudoyant ses amis et sans les reconnaître.
Dirai-je maintenant les maux qu'il a fait naître ?
Une dame de bien qu'en passant il toucha
Du coude — devint mère, et, miracle ! accoucha,
Juste neuf mois après, d'un enfant à deux têtes.
Je vous le donne aussi pour noueur d'aiguillettes
Des plus experts : témoin deux jeunes mariés,
Ses voisins, dont les feux furent contrariés
Les dix premières nuits qu'ils étaient en ménage.
Ils viendront en fournir ici le témoignage.

« De tels faits, messeigneurs, suffiraient à prouver
Ce qu'il vaut ; mais, passons, j'ai hâte d'arriver
Au crime incontesté qui devant vous l'amène,
Et dont me fit témoin la dernière semaine.

« Retenu près de vous fort avant dans la nuit,
Je rentrais au logis, quand, aux coups de minuit,
Passant proche la tour où ce païen demeure,
Sous sa fenêtre, encore ouverte à pareille heure,
Je vis rôder dans l'ombre un être surprenant.
C'était un beau garçon, d'un visage avenant,
Jeune, pâle, à l'œil noir, à chevelure brune,
— Si j'en pus bien juger aux rayons de la lune, —
Mais d'aspect frêle et maigre, et si crâne pourtant,
Si fier, si décidé, que je crus voir Satan,
Et me signai. — Vêtu d'un manteau d'écarlate,
La plume du toquet battant sur l'omoplate,
Et la dague au côté, d'un pas sans but et lent
Il allait chantonnant, maugréant et sifflant ;
Puis, de ce mécréant avisant la logette,
Il s'arrêta tout court, et releva la tête.
Et moi, pour l'observer m'étant caché sans bruit,
Je le vis, messeigneurs, — comme un oiseau de nuit

Qui tout à coup étend son aile et qui s'échappe, —
Prendre soudain son vol, le vent gonflant sa cape,
Et vers l'antre de Gul d'un seul trait s'élancer.

« Dans mon coin je sentis tout mon sang se glacer.

« Bientôt, à mon oreille un vacarme effroyable
Se fit entendre, et tel qu'en peut faire le diable.
Toute la tour tremblait, les meubles s'agitaient,
Les livres du plancher à la voûte sautaient.
Puis, tout se tut, ainsi qu'un ouragan s'envole,
Et ce vieux nécromant prit enfin la parole.

« Or, ce qu'il dit alors, personne ne voudrait,
Même pour son salut, le redire. Il faudrait
Ne redouter ni Dieu ni diable, — ni vous-mêmes,
Messeigneurs, — pour oser répéter ses blasphèmes.
Je dirai seulement qu'il parla des anciens
Pour vanter leur morale et leurs cultes païens;
Que, pour comble d'horreur, en vers de comédie,
De l'histoire du Christ il fit la parodie,
Changeant l'étable en un palais de marbre et d'or,
L'affublant d'une femme, enfin que sais-je encor?..

Moi, tapi dans mon coin, je sentais à la face
La sueur me monter, et, devant tant d'audace,
Au feu vengeur du ciel pour dérober mon front,
Je m'esquivai, craignant d'en entendre plus long.

« Mais j'en savais assez pour qu'aujourd'hui je dise,
Sans crainte de mentir : — Vous voyez de l'Église
L'ennemi le plus sombre et le plus acharné.
Ne soyez point surpris de son air consterné :
L'enfer jusqu'à présent s'étant montré propice,
Il croyait jusqu'au bout tromper votre justice.
Hérétique, païen, sorcier, jeteur de sort,
Cet homme a mérité plus de cent fois la mort.
Faites-le torturer, il avouera ses crimes.
Puis, le couchant parmi vos jugements sublimes,
Vous le condamnerez pour qu'il soit étranglé
Haut et court. Nul, je crois, ne l'aura moins volé. »

Messire Gargulus, ayant fini son dire,
S'assit, et répondit par un humble sourire
Au murmure flatteur que la foule éleva.
Alors dans l'assemblée un juge se leva,
Qui, promenant sur Gul des yeux à le confondre,

Demanda gravement :
« Qu'avez-vous à répondre ? »

Gul, d'abord effrayé, maintenant s'amusait,
Prenant en plaisantant ce dont on l'accusait.
Mais, quand il entendit un prince de l'Église
Lui parler de la sorte, il sentit sa surprise
Arriver jusqu'au comble et tourner en courroux.
Cependant il revint à des pensers plus doux,
Et, laissant en pitié sa colère se fondre,
Commença bonnement :
« Ce que je puis répondre?
Ma foi, je n'en sais rien...
— Si vous n'en savez rien,
Reprit sans se rasseoir le juge, c'est très bien.
Mieux vaut cent fois pour vous avouer tout de suite,
Et ne pas excuser votre infâme conduite.
De vos crimes affreux même les plus cachés
Dans le sein des tourments vous seraient arrachés,
Et vous proclameriez votre propre imposture.
Mieux vaut donc avouer, évitant la torture
Qui lasse les plus forts et les mieux résolus
A ne pas révéler leurs forfaits. — Au surplus,

Nous n'avons pas de temps à perdre en plaidoiries.
Toujours l'obscur procès de vos sorcelleries
S'embrouille à dérouter le juge le plus fin,
Et nous désespérons souvent d'en voir la fin.
Or, nous sommes pressés : cette cour est saisie
De cent autres procès du crime d'hérésie.
Il semble, en vérité, qu'en sombres tourbillons
L'enfer ait déchaîné sur nous ses bataillons.
Nous avons beau fouler, couper la mauvaise herbe,
L'erreur derrière nous se redresse superbe,
Et, dans le champ sacré, par nos mains retourné,
Le mensonge est partout si bien enraciné
Que le bon grain se voit étouffé par l'ivraie.
Mais Dieu soutient nos cœurs, sa doctrine est la vraie!
Contre ses ennemis il combat avec nous,
Et, si nombreux qu'ils soient, nous les détruirons tous.
Nos bras se lasseront, mais non pas nos supplices.
Les soldats de Satan et ses lâches complices
Peuvent contre l'Église accumuler l'affront :
Tôt ou tard devant nous, humiliant leur front,
Ils viendront confesser leur crime et notre gloire.

« Quant à vous, maître Gul l'imposteur, je puis croire

Qu'un repentir sincère a touché votre cœur.
Des piéges du démon vous sortirez vainqueur
En priant. Pour finir, notre mère l'Église
Veut bien, considérant votre honnête franchise,
Adoucir votre peine : au lieu d'être étranglé
Haut et court, vous serez tout simplement brûlé. »

Lorsque le tribunal eut rendu sa sentence,
Un murmure joyeux parcourut l'assistance,
Et le pauvre docteur, escorté de soldats,
Quitta, le front baissé, la salle des débats.
On lui fit traverser un long corridor sombre;
Puis, une porte en fer s'ouvrit soudain dans l'ombre,
Qui, lorsqu'il fut entré, se fermant à grand bruit,
Le laissa seul, plongé dans une affreuse nuit.

Hélas! dans ce cachot, dans ces mêmes ténèbres,
Combien d'autres, en proie à des pensers funèbres,
Avaient pleuré, gémi! Combien de malheureux
S'étaient désespérés, qui laissaient derrière eux
Des enfants sans secours, une épouse éplorée!
Combien d'hommes pieux, et dont l'âme navrée,
Pour la première fois, dans l'horreur de ce lieu,

S'étant prise à douter de la bonté de Dieu,
Avaient en eux senti toute croyance éteinte!
Gul en franchit le seuil sans pousser une plainte,
Et sur un banc de bois, sans effroi de la mort,
S'assit, cœur résigné, pour rêver sur son sort.
Une cruche était là, pleine d'une eau fétide,
Dont il but; puis, il vit que de la voûte humide
Une pâle lueur glissait d'un soupirail;
Alors il aperçut un lugubre attirail
De chaînes, d'instruments de tortures, et d'armes,
Et l'eau sur tous les murs coulant en longues larmes.

Sur qui donc pleurez-vous, murailles des prisons?
Pourquoi cette tristesse, et pour quelles raisons
Laissez-vous lentement des fentes de la voûte
Votre compassion s'épancher goutte à goutte?
O cachots souterrains, puits sans fond, sombres murs,
Vous, bâtis en ciment, êtes-vous donc moins durs,
Avez-vous donc des cœurs plus tendres à nos peines
Et plus compatissants aux misères humaines
Que notre argile faite à l'image d'un Dieu,
Dont une âme pourtant habite le milieu?
Oui, quand rien ne remue en nos sourdes entrailles,

L'ardente sympathie entr'ouvre vos murailles,
Et les pierres, laissant éclater leurs sanglots,
Font ruisseler sur nous leurs larmes à longs flots.

Mais qui donc du cachot a troublé le silence?
La porte s'est ouverte, un jeune homme s'élance,
Et de Gul qui se lève et qui veut faire un pas,
Prévenant la tendresse, est tombé dans ses bras.
C'est lui! c'est l'écolier! Donaniel lui-même!
Lui, qui vient visiter, à cette heure suprême,
Celui qu'ont oublié dans l'horreur des prisons
Les disciples prudents qui suivaient ses leçons;
Lui qui, pour une nuit passée en sa demeure,
S'est souvenu de Gul à cette suprême heure,
Et qui, bravant les maux qu'il pouvait s'attirer,
Jusqu'auprès du vieillard a voulu pénétrer.
Le voilà! c'est bien lui! tête folle, belle âme!
Cœur que le mal séduit, mais que le bien enflamme,
Et qui sent, quand l'injure accable un malheureux,
La colère bondir dans son sein généreux,
Et qui jusqu'au docteur a volé d'une haleine.
C'est bien lui! La douleur de son âme trop pleine
S'exhale en cris de rage, en insensés discours;

Ses sanglots frémissants en dispersent le cours.
Mais le vieillard sourit, sa colère s'apaise,
Et son cœur peut enfin se dégonfler à l'aise :

« O seul homme de bien que ce siècle ait connu !
Toi, dont le corps vieilli garde un cœur ingénu,
Docteur, à qui des ans l'amère expérience
A laissé la douceur pour suprême science,
Toi qui, paisible et loin du vice triomphant,
Joignais l'esprit d'un sage à l'âme d'un enfant,
Dans cet affreux cachot, c'est toi que je retrouve !
C'est toi, vieillard pieux, que l'injustice éprouve,
Et que le fanatisme a, sous ces noirs barreaux,
Exposé sans défense à la main des bourreaux !

« Ah ! c'est que ta sagesse est pour eux un outrage ;
D'un prétexte pieux ils ont armé leur rage.
C'est que pour ces bourreaux ta vie est un affront ;
Par la main de l'Église ils abaissent ton front.
Eux qui n'ont d'autre but qu'enténébrer le monde,
Ils ont craint les éclairs de ton âme profonde ;
Par le feu des bûchers ils punissent en toi
La jeune humanité qui déteste leur foi.

Ils te frappent le cœur de leur arme ordinaire,
Ils t'offrent pour victime à leur Dieu sanguinaire;
Et Celui qu'ils voudraient nous forcer d'adorer
Ne se révèle à nous que pour nous torturer.
Toujours prêtres et rois, comme lierres au chêne,
Se sont unis au ciel pour serrer notre chaîne.
Tous nos maux les plus grands ne viennent que des dieux,
Notre incurable plaie est leur culte odieux.
Mais des cultes maudits, certes, le plus funeste,
Le plus sanglant de tous est celui qui nous reste!
C'est la religion qui, depuis deux mille ans,
Étendant son réseau sur les peuples tremblants,
De la philosophie étouffe la semence,
Et nous tient tous courbés sous son filet immense;
Celle qui, protégeant tous ceux qu'elle a captés,
Massacre sans pitié les aigles indomptés
Qui rompent d'un élan ses mailles sans s'y prendre,
Et préfèrent mourir plutôt que de se rendre.

« Dans la nuit des forêts les druides gaulois,
Suivant d'un dieu cruel les sanguinaires lois,
Les prêtres de Moloch dans la vieille Carthage,
Et ceux du dieu Siva dont l'Indien partage,

Oublieux de Bouddha, le culte détesté,
N'ont jamais apaisé leur sombre déité
D'un troupeau plus nombreux de pâles hécatombes,
Et n'ont jamais creusé sous leurs pieds plus de tombes.
Jamais les rangs pieux des justes opprimés
Par un fléau plus grand ne furent décimés,
Et la terre jamais d'une telle rosée
De larmes et de sang ne se vit arrosée.
Jamais notre repos ne dut être acheté
Par plus d'hypocrisie et plus de lâcheté;
Jamais les tourbillons de flamme et de fumées,
S'élançant du brasier des âmes consumées,
N'éclipsèrent si bien sur le vaste horizon
D'une vapeur de sang l'astre de la raison.
Jamais l'enfer, s'ouvrant comme un béant cratère,
Ne vomit plus de lave impure sur la terre;
Jamais plus de démons, des gouffres échappés,
Dans le manteau d'un prêtre ou d'un moine drapés,
N'engloutirent au fond des ténébreux abîmes
Plus de cœurs innocents et de saintes victimes.
Jamais on n'entendit les malédictions
Sonner plus tristement le glas des nations.
Jamais plus de clameurs et d'effroyables plaintes

Des funèbres cachots n'émurent les enceintes,
Et jamais on n'ouït plus lugubres concerts
De cris désespérés épouvanter les airs.
Jamais monceau plus grand de morts sans sépultures,
Jamais bûchers plus hauts, plus barbares tortures,
Plus horribles gibets, plus noirs inquisiteurs,
Jamais dominateurs et jamais imposteurs
Plus prompts à prendre en main l'eau, le fer ou la flamme,
Pour déchirer le corps afin d'enseigner l'âme;
Jamais plus rouge amas de membres palpitants,
Jamais martyrs plus doux, juges plus révoltants,
Jamais de chevalets attirail plus immonde,
Jamais, du jour où luit le soleil sur le monde,
Plus atroces bourreaux et plus audacieux
N'insultèrent la terre et la face des cieux
D'une ivresse de sang plus sauvage et plus folle!.. »

Mais ici la fureur lui coupa la parole,
Et l'écolier resta sans haleine et sans voix.
Alors le vieux docteur, — pour la première fois
Depuis que sur son front mugissait la tempête
De ce cœur irrité, — vers lui leva la tête,
Et laissa sur sa lèvre un sourire flotter.

Puis il dit doucement :

« Fils, pourquoi t'emporter?
La colère est toujours fille de l'ignorance.
L'insulte et l'invective, avec l'intolérance,
Sont armes d'envieux qu'un bas instinct conduit.
C'est par d'autres moyens que le mal est détruit.
Ceux sur le front desquels se déverse ton blâme
Riraient, s'ils étaient là, des fureurs de ton âme.
Ils ne craignent pas plus ces discours insensés
Que les propos moqueurs dont on les a blessés.
Plus que des jeux d'esprit, ils s'alarment du doute;
Le railleur se dédit, le sage suit sa route,
Et voit, sans que lui-même il y porte la main,
L'injustice et l'erreur tomber sur son chemin.
Si de la vérité l'éclat t'a pu séduire,
Laisse là la colère; — enfant, il faut t'instruire!

« Dans l'humble et cher logis que je ne verrai plus,
Les livres que j'aimais, que si souvent j'ai lus,
T'offriront, si tu veux, la science en partage.
Je te laisse, en mourant, ce modeste héritage.
Là, ton esprit pourra, les suivant pas à pas,
Savoir ce qu'il sait mal, ou ce qu'il ne sait pas.

Tu connaîtras que ceux dont la rigueur t'indigne,
Changeant un vin d'amour en un calice indigne,
N'ont pas su, pauvres fous qui connurent l'erreur,
En revêtant la foi, dépouiller la fureur.
Mais, s'ils la servent mal, la cause trois fois sainte
Survit à leurs écarts et n'en est pas atteinte,
Et domine du front ce flot injurieux.
Si leur foi les égare et les rend furieux,
N'est-ce pas aux transports que l'amour se devine?
Mais ils ont oublié la parole divine,
Comme ils ont oublié, dans leur zèle jaloux,
Le Maître tolérant qui l'épancha sur nous.

« Celui-là s'en allait par les bourgs de Judée,
Et sur tous ses chemins la foule débordée
Voyait, pâle et rêveur sous ses longs cheveux roux,
Ce passant glorieux s'avancer, humble et doux.
Et celui qu'il aimait entre les douze apôtres,
Jean, marchait à sa droite, et devançait les autres.
Et les autres suivaient, pêcheurs dont les filets
Traînaient, abandonnés, au milieu des galets,
Du jour où sur les bords où se brisent les lames,
Il avait dit : Venez, vous serez pêcheurs d'âmes!

« Il allait, annonçant le royaume de Dieu,
Prêchant la foi nouvelle et l'amour en tout lieu.
Et, de chaque maison, de chaque hôtellerie,
Tous venaient écouter sa parole attendrie.
Et l'humble parabole et les discours pieux
Faisaient gonfler les cœurs et mouillaient tous les yeux.
Les femmes accouraient, se pressaient sur sa route,
Et, le voyant, l'aimaient, d'un chaste amour sans doute.
Et les mères poussaient devant lui leurs enfants
Afin qu'il leur laissât toucher ses vêtements.
Et, de tous les côtés, cette foule enhardie
Amenait sur ses pas ceux dont la maladie
Avait brisé le corps sous ses coups inhumains;
Et, sur ces malheureux étendant les deux mains,
Il calmait leur délire et chassait leur démence.

« Il s'en allait partout, suivi d'un peuple immense,
Sans penser à son gîte et sans posséder rien,
Disant qu'à chaque jour sa peine suffit bien
Sans sonder l'avenir, — et qu'il faut s'en remettre
Du souci du repas et de l'habit au maître
Qui nourrit chaque jour la foule des oiseaux,
Et qui vêtit de blanc les lis au bord des eaux.

Or, un jour qu'il marchait ainsi dans la campagne
Avec la multitude, il gravit la montagne,
Et là son cœur s'ouvrit pour l'enseigner :

« Heureux
« Les pauvres en esprit : mon royaume est pour eux !
« Heureux ceux qui sont doux : ils régneront sur terre !
« Heureux les altérés : mon amour désaltère !
« Heureux celui qui pleure : il sera consolé !
« Heureux les purs : le ciel leur sera dévoilé !
« Heureux les cœurs cléments, les hommes pacifiques :
« Ils seront appelés les enfants magnifiques
« Du Tout-Puissant ! Heureux celui qui souffrira
« Pour la Justice ; heureux celui qu'on maudira
« Pour sa sainte espérance en celui qui m'envoie ;
« Heureux tous les martyrs, qu'ils tressaillent de joie,
« Car la palme immortelle aux longs feuillages verts
« Les attend dans les cieux, à leur triomphe ouverts !

« Des fautes, dit la loi, le meurtre est la plus grande.
« Et moi, je dis à tous : En portant votre offrande
« A l'autel du Seigneur, si vous vous souvenez
« Qu'entre quelqu'un et vous des différends soient nés,

« Laissez là votre don, courez à votre frère,
« Priez, calmez son cœur, fléchissez sa colère,
« Et, l'accord rétabli, revenez au saint lieu ;
« Votre offrande sera plus agréable à Dieu.
« On vous a dit encor : Vous fuirez l'adultère.
« Et moi, je dis à tous : Que votre œil soit austère.
« Si votre œil vous rend faible et s'il vous fait broncher,
« Plutôt qu'il ne vous perde, il vaut mieux l'arracher;
« Car, rien qu'en convoitant du regard une femme,
« L'adultère est commis, et vous perdez votre âme.

« Vous pouvez, dit la loi, rester juste en rendant
« Le mal qu'on vous a fait : œil pour œil, dent pour dent.
« Et moi, je dis à tous : La vengeance est inique.
« Donc, si quelqu'un vous veut prendre votre tunique,
« Donnez-lui le manteau; si quelque homme emporté
« Vous frappe sur la joue, offrez l'autre côté.
« On vous a dit aussi : Que votre âme soit pleine
« D'amour pour qui vous aime, et ne portez que haine
« A tous vos ennemis. Et moi, je dis à tous :
« Aimez vos ennemis, et pour eux soyez doux ;
« Faites le bien à qui vous déteste, à qui lutte
« Contre vous, et priez pour qui vous persécute.

« Dieu verse sa rosée aux bons comme aux méchants
« Et répand son soleil sur les rocs et les champs.

« Ne jugez pas, — sinon, dans la mesure extrême
« Où vous aurez jugé, vous vous verrez vous-même
« Jugés à votre tour. Quand vous serez traînés
« Devant les tribunaux, ne soyez étonnés
« Ni tremblants devant ceux qui voudront vous confondre:
« Dieu vous inspirera ce qu'il faudra répondre,
« Sans qu'il vous soit besoin d'apprêter vos discours.
« Laissez les jugements humains suivre leur cours.
« Ne redoutez pas ceux dont le fer ou la flamme
« N'affligent que le corps, mais craignez pour votre âme;
« Car celui qui ne perd que son corps ne perd rien,
« Mais qui perdra son âme aura perdu tout bien :
« L'âme revit au ciel, le corps reste à la tombe.
« C'est le dessein de Dieu, quand un passereau tombe;
« Et ne valez-vous pas mieux que des passereaux?
« Donc, ne résistez pas à la main des bourreaux.
« Chaque âme est ici-bas comme une âme étrangère
« Pour y porter sa croix, et ma croix est légère.
« Soyez humbles de cœur, soyez doux et pieux,
« Et vous posséderez le royaume des cieux.

« Un jour, le Fils de Dieu reviendra dans sa gloire,
« Et tous les morts, plongés dans l'ombre expiatoire,
« Comme des moucherons à l'entour d'un flambeau
« Surgiront devant lui du sommeil du tombeau.
« Les peuples par milliers qui couvrirent la terre
« Se lèveront debout du sein de la poussière.
« Et, séparant les bons des méchants, il mettra
« Tous les bons à sa droite auguste, et leur dira :
« Vous tous, les bien-aimés, les bénis de mon père,
« Venez et possédez le royaume prospère
« Qui dès les premiers jours vous était préparé.
« Car j'avais soif, et vous m'avez désaltéré ;
« J'avais faim, vous m'avez offert la nourriture ;
« J'étais nu, vous m'avez épargné la torture
« Du froid ; j'étais sans toit, vous m'avez abrité,
« Et j'étais en prison, vous m'avez visité.
« Et les justes diront : Nous ne pouvons le croire ;
« Seigneur, de pareils faits nous n'avons pas mémoire ;
« Il ne nous souvient pas de t'avoir abrité,
« Ni qu'en une prison nous t'ayons visité.
« Et le Fils leur dire : Bien-aimés de mon père,
« Je dis qu'en vérité tout bienfait est prospère,
« Car, pour le plus petit de vous, en quelque lieu

« Que vous fîtes cela, vous l'avez fait pour Dieu. »

« O paroles d'amour, dont s'émut le vieux monde!
Qui donc vous fit germer dans son âme profonde?
Vous qui de l'univers changeâtes le destin,
Vous qui brillez des feux d'un lumineux matin,
Paroles de douceur, vous qui gardez encore
Le pur et frais parfum des brises à l'aurore,
O paroles d'amour, dites, d'où venez-vous?
Qui donc l'avait instruit d'un langage aussi doux?
Jamais chants plus émus et morale pareille
N'avaient du fils de l'homme encor frappé l'oreille;
Et des siècles sans nombre avaient fini leur cours,
Et des sages avaient tenu de beaux discours,
Sans pouvoir, eux vieillis dans la science austère,
D'un tel enseignement encor doter la terre.
Si son cœur seul parlait et l'a seul inspiré,
Certes, de ce cœur-là l'héritage est sacré,
Et les plus grands docteurs n'y peuvent rien prétendre.
Tout ce que leurs écrits avaient pu nous apprendre,
Tout ce que leur labeur a jamais entassé,
Du jour qu'il apparut, se trouva dépassé.
Chaque âme resplendit des lueurs de cette âme.

Et la philosophie et sa divine flamme
Peuvent jusques au bout suivre tous les chemins,
Une seconde fois sur le front des humains
Elles ne viendront pas verser clartés pareilles ;
Car il a d'un seul mot éclipsé leurs merveilles,
Car il a d'un seul bond dépassé tout savoir,
Celui qui de l'amour fit pour nous un devoir,
Celui qui nous donna l'ardeur du sacrifice,
Celui qui, de son sang scellant son édifice,
Y posa comme base et comme fondement
La charité sans borne et l'ardent dévoûment ;
Celui qui nous apprit que le rachat d'un crime
Était dans un cœur pur qui s'offrait pour victime,
Et qui dit aux bourreaux enflammés de courroux :
Moi, je suis sans péchés, eh bien, je meurs pour vous !

« Certe, il pouvait mourir, car son œuvre était telle
Qu'elle vivrait sans fin d'une vie immortelle ;
Sur le mont du Calvaire il pouvait expirer,
Et les clous de la croix le pouvaient déchirer,
Car le Juste savait que du gibet immonde
Son sang allait couler pour féconder le monde ;
Qu'il fertiliserait et qu'il ferait germer

Les semences de bien qu'il avait su semer
Dans les champs préparés pour la moisson des anges.
Il savait que bientôt les vaillantes phalanges
Des disciples aimés qu'il laissait après lui,
Allaient, sur tous les bords où le soleil a lui,
Répandre sa doctrine en paroles de flamme,
Et, d'un rayon divin purifiant chaque âme,
En chasser de l'erreur les miasmes impurs.

« Il savait... Il voyait, dans les âges futurs,
L'empire universel échoir aux mains de Pierre;
— Car, avant que la mort vînt fermer sa paupière,
Le sort du monde entier devant ses yeux flotta
Dans l'éclair qui fendit la nuit du Golgotha. —
Il voyait notre globe émerger des ténèbres,
Le mal, vaincu, ployer ses deux ailes funèbres,
Le culte des faux dieux dans l'ombre refoulé,
Et son trône d'airain, pilier inébranlé,
Dans Rome où ces dieux même avaient eu leur mystère,
Se dresser, triomphant, au centre de la terre,
Et, bravant les fureurs, la guerre et ses hasards,
Dominer à jamais l'empire des Césars.
Il voyait, quand les Huns fouleraient cette enceinte,

Leurs cavales s'enfuir loin de la cité sainte,
Et, sous l'eau du baptême, en l'avenir lointain,
Le Sicambre dompté courber son front hautain.
Il voyait l'esclavage enfin briser sa chaîne;
Son culte, ennoblissant la fatigue et la peine,
Apprendre aux malheureux ce qu'est la pauvreté,
Et que l'humble misère est une royauté.
Il voyait en tout lieu la femme relevée,
De sa faute première enfin pure et lavée,
De l'homme, son égal, partager les travaux,
Et marcher, souriante, à des destins nouveaux;
Puis, sur le sol qu'avait foulé la barbarie,
Naître la noble fleur de la chevalerie,
Qui, bercée et croissant sous un souffle pieux,
Étendrait ses rameaux protecteurs sous les cieux.
Sous l'armure de fer et sous la croix latine,
Des bords lointains d'Europe aux bords de Palestine,
Il voyait se ruer ces soldats valeureux
Qui, sur les lieux témoins de son supplice affreux,
Viendraient à l'infidèle, aux mains desquels il tombe,
Disputer son sépulcre et mourir sur sa tombe;
Cependant que, plongés dans la paix des couvents,
Loin des troubles du monde aux plaisirs décevants,

A l'ombre des saints lieux et dans la solitude,
D'autres de l'imiter se feraient une étude,
Sauveraient les écrits, partout mis en lambeaux,
Et se les transmettraient ainsi que des flambeaux.
Il voyait ces chefs-d'œuvre, église ou monastère,
Grandir de siècle en siècle et s'élever de terre,
Et vers le firmament, ainsi que pour prier,
Tendre leurs bras de pierre, et le glorifier.
A l'entour des autels, parés de ses reliques,
Il voyait s'accomplir les pompes catholiques,
Et le recueil béni de ses discours pieux
Devenir l'entretien des cœurs religieux.
Il savait que toujours les docteurs et les sages,
Ramenés de leur rêve à ces divines pages,
Au courant trouble après s'être désaltérés,
Viendraient boire à ces flots limpides et sacrés;
Et que sa belle vie, où le ciel se reflète,
Inspirerait sans fin le peintre et le poëte... »

Ainsi le vieux docteur parla longtemps encor,
Et son calme discours roulait comme un flot d'or.
Ainsi, ce libre esprit oubliait toute offense;
De ses persécuteurs il prenait la défense,

Et, vantant leur croyance au lieu de la flétrir,
Il pardonnait à ceux qui le faisaient mourir.

A quelques jours de là, sur la place de Grève,
Un bûcher s'élevait, et, comme dans un rêve,
Gul, tiré de la nuit de son cachot profond,
Marchait vers le martyre en redressant le front,
Gardant jusqu'à la mort la dignité d'un sage.
Et le peuple hurlant, pressé sur son passage,
Surpris qu'il ne montrât ni trouble ni pâleur,
D'un cri d'ignominie insultait son malheur.
Soulevé comme un lac que l'ouragan secoue,
Le front sous la nuée et les pieds dans la boue,
Le vulgaire attendait, d'un œil farouche et bas,
Le spectacle promis qu'on ne lui donnait pas,
Et trompait par des chants les ennuis de l'attente.
Partout, sur les balcons, sous la soie éclatante
Des rideaux écartés, des groupes s'encombraient,
Et de jeunes beautés, pimpantes, s'y montraient,
Qui d'un œil curieux considéraient la foule,
Sur la place, plus bas, grondant comme une houle.

Le front calme et riant, les regards assurés,

Du funèbre échafaud Gul monta les degrés,
Et là, planant sur tous, la douceur de son âme
En paroles de paix s'épancha... Puis, la flamme,
S'élançant du bûcher en rouges tourbillons,
Le vêtit tout entier de ses vivants haillons.
Et pendant que sa vie, en cendre consumée,
S'abîmait dans la braise et parmi la fumée,
Son nom, bravant l'oubli, pour toujours survivait,
Car sur son livre d'or l'Histoire l'inscrivait.

IV

SOPHIA

Pâle et tremblant, perdu parmi la populace,
Donaniel, resté le dernier sur la place,
Près du funèbre lieu quand il put approcher,
Vit en charbons fumants s'écrouler le bûcher.
Il contempla longtemps ce douloureux spectacle,
N'y pouvant croire encore, attendant un miracle.
Puis, quand tout fut éteint, l'œil triste et le front bas,
Vers la tour délaissée il dirigea ses pas,

Et son pied le mena droit au laboratoire.

Rien, depuis cette nuit dont il gardait mémoire,
N'avait de ce réduit troublé le calme heureux.
Les vieux livres dormaient dans leur habit poudreux,
Et le jour sur leur cuivre allumait une étoile.
L'araignée au plafond filait toujours sa toile,
Et le fauteuil de chêne ouvrait ses larges bras,
Comme s'il ignorait qu'il ne reviendrait pas.
Tous les bruits du dehors d'où la clameur s'élance,
S'éteignaient à cette heure où descend le silence.
Le soleil se couchait à l'horizon lointain,
Et sa pourpre annonçait d'un indice certain
Qu'un lendemain plus doux pour chacun allait naître.
Ses dernières lueurs embrasaient la fenêtre,
Et, sur le même seuil, Donaniel put voir
Se dresser, souriant dans un rayon du soir,
Le fantôme qu'un jour il avait cru séduire.

« Sophia! dit-il alors, oh! pourquoi ce sourire?
Pourquoi d'un tel rayon ton front s'est-il paré?
Vois, mon visage est triste, et j'ai le cœur navré.
Mes yeux viennent de voir un tel spectacle infâme,

L'horreur s'en est si bien imprimée en mon âme,
Que le flambeau du jour peut s'éteindre pour moi
Sans l'effacer jamais, — et sans calmer l'effroi
Qui poursuivra mes sens jusqu'à l'heure suprême.
Sont-ce là tes regrets pour chaque homme qui t'aime?
Moi, si mes yeux sont secs pour de telles douleurs,
C'est que mon cœur serré me refuse les pleurs.

— Enfant, celui qui meurt martyr de ce qu'il pense
Dans le bien qu'il a fait trouve sa récompense,
Et les seuls bons esprits savent mieux l'honorer
Qui l'imitent, au lieu de se désespérer,
Alors qu'il est parti pour la rive inconnue.
Si d'un sourire heureux j'accueille ta venue,
C'est que je t'attendais. J'ai douté, j'ai pleuré;
Mais ici sur tes pas le bonheur est entré.
Voici les manuscrits légués à ton usage,
L'humble et calme logis où méditait un sage,
Sa lampe, son fauteuil.... Tous ces biens sont à toi.
Eux seuls embelliront ta vie, — eux seuls et moi!

« Lorsque, le front penché sur quelque livre antique,
Tu veilleras, la nuit, dans la salle gothique,

Je viendrai doucement, avec l'ange du Soir
Et celui du Silence, à tes côtés m'asseoir.
Alors, loin du vulgaire et de son vain tapage,
Nous ferons sous tes yeux s'animer chaque page
Des magiques reflets de la réalité,
Et nous te ferons voir la pauvre humanité
Avec ses durs combats et sa longue détresse.
La poésie aussi, te versant son ivresse
Et calmant les rigueurs de l'histoire en courroux,
Bercera ton esprit d'un langage plus doux ;
La science devra te dire son mystère,
Le ciel te révéler ses secrets, et la terre
T'offrir tous ses tableaux d'allégresse et de deuil.
Puis, le livre fermé, lorsque sur ton fauteuil
Tu poseras le coude, — un cortége de rêves,
Comme un essaim d'oiseaux s'abattant sur les grèves,
Viendront, si beaux, planer à l'entour de ton front,
Que les réalités devant eux pâliront.

« Ainsi tu vieilliras, goûtant la paix d'un sage,
Tu verras fuir les ans sans sentir leur passage.
Tu laisseras la foule au dehors s'agiter,
Jouir, rire et se plaindre, et pleurer, et chanter.

Toi, de tes visions peuplant ta solitude,
Tu te déroberas dans le sein de l'étude
Au tumulte du monde, et tu dédaigneras
Les vaines passions qui s'agitent en bas.
Les plus grands changements dont s'émouvra le monde
Ne te troubleront point, — car ton âme profonde
Ne pourra, les ayant prévus, s'en étonner,
Et, planant sur les faits, saura les dominer.
D'ailleurs, celui qui sait reste paisible et laisse
Agir les ignorants : action, c'est faiblesse;
Savoir est tout; science est la grande vertu!

— O Sophia! dit l'enfant, à qui donc parles-tu?
Crois-tu qu'en un seul jour on change l'âme humaine,
Et connais-tu celui que le hasard t'amène?
J'ai vécu jusqu'ici, sans désenchantement,
Dans l'abus des plaisirs et le désœuvrement,
Et, parant mes défauts d'orgueil et d'insolence,
J'ai promené partout ma moqueuse indolence.
Aujourd'hui, cependant, en regardant en moi,
Ma vanité se trouble, et, d'un œil plein d'émoi,
Je crois en mon cœur sombre apercevoir encore
Quelques rayons brisés de ma première aurore.

« Dans les champs ravinés les averses d'été
Laissent, lorsque l'orage au loin est emporté,
De limpides miroirs où le ciel se reflète.
On y voit, sous ses pieds, la nuée en défaite
Dont les flocons épars, errant dans l'éther pur,
Semblent des alcyons sur une mer d'azur.
La coupole des cieux, renversée et profonde,
Épouvante et séduit le regard qui la sonde.
J'ai quelquefois rêvé, lorsque j'étais enfant,
De plonger, tête basse, en un tel gouffre blanc,
Et, trouant des vapeurs l'inconsistante cime,
De me laisser rouler jusqu'au fond de l'abîme.

« De même, à ta parole, ange mystérieux!
Mon cœur ému s'entr'ouvre, et j'y jette les yeux :
Sur les flots tourmentés de mon adolescence,
Je vois bien surnager des restes d'innocence,
Et flotter çà et là des débris de candeur.
Mais, en penchant ainsi mon esprit sur mon cœur,
D'une terreur d'enfant ne pouvant me défendre,
Je sens comme autrefois le vertige me prendre.
J'ignore si du mal on remonte le cours,
Et j'hésite à plonger, et je remets toujours.

Où trouver, Sophia, des ondes assez pures
Qui puissent de ma vie effacer les souillures,
Rendre à mon sang brûlé sa première fraîcheur,
Et de mes nerfs lassés retremper la vigueur?
Quand la plus belle part de nos jours s'est passée
Dans le mal, — n'est-ce pas une absurde pensée
Que d'espérer au bien consacrer l'autre part? »

Et Sophia reprit :
« Il n'est jamais trop tard.
Tu ne sentirais pas ce besoin de renaître,
Si le ciel n'eût déjà, pour rafraîchir ton être,
Fait jaillir du rocher quelque source. Il n'eût pas,
Vers le seuil du docteur, un soir, guidé tes pas,
S'il n'eût pas eu dessein d'éprouver ton courage.
Devant le fanatisme et son ardente rage,
Ton âme s'est émue et ton cœur soulevé.
Un moment de pitié t'a pour toujours sauvé.
Que parles-tu d'eau vive? Eh! de Gul le sang même
Ne t'a-t-il pas sacré comme dans un baptême,
Toi qui sur le bûcher viens de le voir monter?..

— Eh bien! dit-il, sa fin est-elle pour tenter?

Dieu sait que je n'ai pas au cœur la peur d'un lâche!
Si ma tâche servait, j'accomplirais ma tâche,
Et si, pour l'achever, il me fallait mourir,
Je braverais la mort sans trembler ni pâlir.
Mais à quoi bon? pourquoi tant d'efforts et de peine?
Que sert de retourner, d'ensemencer la plaine,
Si toujours l'ouragan, lançant ses tourbillons,
Doit hacher le blé vert quand il sort des sillons?
Et que sert de pâlir dans l'étude et les veilles,
De s'emplir le cerveau d'un monde de merveilles,
D'amasser des clartés, d'en avoir plein les mains,
Si, lorsqu'on les voudra verser sur les humains,
La foule insouciante en chantant suit sa route,
Et si le seul mortel qui d'un air grave écoute
Est celui qui bientôt, heureux de vous blesser,
Au bourreau qui vous guette ira vous dénoncer?
L'ingrate humanité reste ainsi toujours faite.
Le sage est un fâcheux qui vient troubler la fête,
Et tous les conviés, un moment attristés,
Reprennent, lui parti, leur rire et leurs gaîtés,
Et ses plus beaux discours ne laissent nulle trace.
Ce que sa main écrit, une autre main l'efface.
Ce qu'il bâtit la veille est renversé demain.

Ainsi, sage et rieur, chacun va son chemin,
Et, sans rencontrer l'autre, achève son voyage;
Et souvent le rieur croit être le plus sage.
Ce fut ainsi toujours, c'est ainsi maintenant,
Et ce sera toujours de même assurément,
Car de ces façons-là l'humanité s'arrange.
Le progrès n'est qu'un mot, et jamais rien ne change. »

Alors de Sophia le front blanc resplendit,
Et, d'un accent profond, voici ce qu'elle dit :

« Être d'un jour, perdu dans des siècles sans nombre,
Homme! invisible point dans l'immensité sombre,
Plus chétif que le grain de sable des déserts
Et que l'infime atome emporté dans les airs;
Toi qui n'as, pour sonder l'infini de l'espace,
Que l'œil de la fourmi qui sous un cèdre passe
Et ne voit que la mousse incrustée à ses pieds;
Toi qu'un choc peut briser, et qui, si tu t'assieds,
Lorsqu'un jour de labeur a courbé tes épaules,
Crois que le mouvement s'interrompt sur les pôles,
Et que les univers sortis des mains de Dieu,
Fatigués de tourner sur leurs axes de feu,

Dans l'éther sans limite où leur essaim abonde
Ont cessé d'accomplir leur course vagabonde ;
Homme ! toi qui n'es rien et te crois un géant,
Et dont le corps superbe est frère du néant,
Sais-tu, pour transformer tes sombres destinées,
Ce qu'il faut de travail et ce qu'il faut d'années,
Et par quels longs efforts l'homme a dû conquérir
Rien que le droit de vivre et le droit de souffrir?
Sais-tu tout ce qu'il faut d'ouragans et de lames,
Combien l'astre a versé par torrents de ses flammes
Et l'abîme gonflé de vastes flots amers,
Rien que pour façonner la perle au fond des mers ?
Et sais-tu ce qu'il faut de tremblements de terre,
De sourds volcans bouillant dans leur rouge cratère,
Pendant combien de temps tous les vents déchaînés
Doivent s'époumoner sur les monts calcinés,
Ce qu'il faut de forêts dans la flamme englouties,
De roches de granit en laves converties,
Pour réduire à ce point et faire seulement
Ce transparent caillou qu'on nomme un diamant?

« Toi qui vis un instant et dont l'œil est myope,
Dans ce rapide éclair que la nuit enveloppe,

Promenant sur le monde un œil découragé,
Tu dis : « Mon sort est triste, et n'a jamais changé ! »
Mais sais-tu seulement, pour tenir ce langage,
De quel chaos sans nom ce monde se dégage,
Et ce qu'était ce globe avant que les humains
Ne le tinssent soumis et dompté sous leurs mains ?
Sais-tu par quel miracle et par quel phénomène
S'y maintint, sans périr, la faible race humaine ?
A quels monstres affreux elle l'a disputé ?
Avec quels noirs fléaux elle a longtemps lutté ?
Sais-tu par quels efforts l'homme l'a dû soumettre,
Ce qu'il fallut suer pour qu'il s'en rendît maître
Et que son bras robuste, aidé de son genou,
Au joug de ses besoins assujettît son cou ?

« Le monde était couvert du limon des déluges.
Sur le versant des monts, inutiles refuges
Qu'avaient escaladés les flots lourds et vaseux,
Les mousses de la mer pendaient en longs cheveux ;
Et, parmi les rochers et les durs coquillages,
Dans la fange, où leur corps traçait de lents sillages,
Les poissons, échoués, d'un œil désespéré
Cherchaient le flot natal qui s'était retiré.

Le crocodile errait au fond des eaux putrides,
Et son dos écailleux faisait en longues rides
S'agiter des marais les verdâtres miroirs.
Le serpent embourbé tordait ses anneaux noirs.
Le requin primitif et les lourdes baleines
Bossuaient de leurs corps la surface des plaines,
Et de tous ces géants, hôtes du gouffre amer,
Les cadavres osseux délaissés par la mer
S'effondraient sur le sol en pourriture immonde.
La vie alors semblait avoir quitté le monde.

« Mais bientôt le soleil sur ces germes de mort
Vint darder ses rayons fécondants, et d'abord
La verdure couvrit la face de la terre.
Chaque nuit l'air s'emplit de fraîcheur salutaire.
Le brin d'herbe grandit sur sa tige, et les bois
Parurent sous le ciel pour la première fois.
Les ormeaux, les sapins dans les airs s'élancèrent,
Sur les rocs dévastés les chênes se dressèrent,
Et mille arbres divers aux troncs durs et pressés,
Tendant de toutes parts leurs rameaux enlacés,
Poussèrent du sommet des monts au fond des plaines
Les forêts où les vents promènent leurs haleines.

A leurs pieds se levaient les plantes par milliers,
S'accrochant de leur vrille aux rameaux familiers;
Et plante, arbre, pendant des laps de temps sans nombre,
S'étendirent ainsi, masquant tout de leur ombre,
Et sous l'inextricable amas de leurs réseaux
Dérobèrent le sol qu'avaient quitté les eaux.

« Pourtant, près des marais, dans la vase profonde,
D'êtres encor confus s'agitait tout un monde,
Qui venaient, écartant leurs pattes et leurs bras,
Sur le sable des bords tenter leurs premiers pas.
La nature, timide et d'un doigt encor gauche,
De tous les animaux essayait une ébauche
Qui, cent fois délaissée et reprise, devait
Réaliser enfin l'aspect qu'elle rêvait.
Ainsi l'once, l'auroch, l'aigle aux puissantes ailes,
Le renne au front boisé, les daims et les gazelles,
Sortirent, par degrés, achevés de ses mains.
Mais elle fit aussi, pour l'effroi des humains,
Mêlant le grandiose au terrible en leur être,
Ces colosses de chair qui devaient disparaître :
Le mastodonte affreux aux gigantesques os,
L'andrias, le mammouth, l'ancien rhinocéros,

Le mégalosaurus et le ptérodactyle,
Et tous ces noirs géants dont la glace ou l'argile
Ont gardé les débris chez chaque nation.

« Ces monstres allaient, rois de la création,
Broyant sous leurs pieds durs les cailloux et les arbres,
Et rayaient de leur peau les rochers et les marbres.
Ils traversaient d'un bond les bois aux troncs mêlés,
Comme un bœuf qui s'échappe erre au milieu des blés.
Ils passaient en nageant d'un continent à l'autre;
Et, comme dans la plaine un cheval qui se vautre
Écrase sous son dos les fourmis et les vers,
Quand ils couchaient leur corps parmi les arbres verts,
Ils écrasaient du coup la forêt et ses hôtes.
Il n'était pas pour eux de montagnes trop hautes,
Car leurs grands pieds, plus prompts que les pieds de l'élan,
De la base au sommet les portaient d'un élan.
Ils allaient, répandant l'effroi sur leur passage;
Et, quand ils rencontraient quelque troupeau sauvage
De bêlantes brebis, de chèvres ou de bœufs,
Comme un vent d'ouragan ils s'abattaient sur eux,
Tous leurs ongles ouverts, — et d'un coup de défense
En couchaient à leurs pieds une hécatombe immense.

Ils ne craignaient aucun des animaux vivants;
Cent boas n'auraient pu s'enrouler sur leurs flancs;
Les griffes du lion, les crocs de la panthère,
Ne faisaient pas trembler ces maîtres de la terre;
Et comme devant eux tout fuyait alarmé,
L'Homme parut, petit, nu, faible et désarmé.

« D'où venait-il? il n'est personne qui le sache,
— Hors celui qui le fit, et dont la main se cache. —
Il était né malingre, et sans griffes ni dents,
Sans poils, jouet du froid et des soleils ardents,
Être à peine ébauché, médaille mal venue
Dont on devait briser la matrice inconnue.
Mais il portait au front la mâle volonté,
Ses bras étaient armés par la nécessité,
Et l'âme et la raison brillaient sous sa paupière.

« Terrible et brandissant une hache de pierre,
Il se rua d'abord sur les fauves troupeaux,
Les dispersa, tailla des habits dans leurs peaux,
Et vêtit ses enfants avec leur chaud pelage.
Ainsi, noirs et grondants, chassés de plage en plage,
Il les vit disparaître, et posa pour leurs pas

Des bornes au désert, qu'ils ne franchiraient pas.
Puis, doux envers les doux, sa colère assouvie,
Connaissant mieux aussi les besoins de sa vie,
Pour alléger sa peine et soulager ses maux
Il reçut sous son toit les autres animaux :
Ceux qui, libres, sans gîte et se nourrissant d'herbe,
N'avaient jamais encor plié leur col superbe,
Et qui, soumis depuis, d'un labeur journalier
Récompensent les soins de l'homme hospitalier.
L'indomptable cheval, dont l'œil en flamme éclate,
Vint, tout fier, se courber sous la main qui le flatte.
La brebis qui paissait dans le libre gazon
Offrit avec son lait sa pesante toison :
Le chien devint alors son compagnon fidèle.
Le sauvage ramier, ainsi que l'hirondelle,
Se rapprocha de l'homme, abandonnant les bois;
Et les bœufs mugissants vinrent tous à la fois,
Descendant la montagne aux solitudes mornes,
Sous le joug préparé baisser leurs grandes cornes,
Et, guidés par le bras armé de l'aiguillon,
Promenèrent le soc dans le premier sillon.

« Le fer n'était alors déjà plus un mystère,

Et l'homme s'en servait pour labourer la terre.
Car ce n'est que plus tard que ses barbares mains
L'ont fait, pour l'esclavage et les combats humains,
S'allonger en poignard, se tordre en lourdes chaînes.
Il l'employait alors à couper les grands chênes,
A s'ouvrir un chemin à travers les forêts;
Et, défrichant les monts, desséchant les marais,
Chaque jour on voyait devant son industrie
Reculer le désert et fuir la barbarie.
Pour bâtir ses maisons il allait arracher
Les flancs de sa demeure aux antres du rocher;
Et, dès lors, désertant leurs huttes de feuillages,
Les hommes se groupaient et formaient des villages.
Ainsi, durant le cours des ans illimités,
On vit surgir du sol les plus grandes cités.
Chaque siècle apporta sa nouvelle conquête;
Chaque homme, d'un progrès nouveau sans cesse en quête,
Fit plier la nature à ses nombreux désirs,
Et les autres par lui connurent les loisirs.
Enfin, de plus en plus policés, tous vainquirent
Leurs féroces instincts, et les beaux-arts naquirent.

« Toi qui vois à présent, homme des temps nouveaux !

Les fruits de cette lutte et de ces durs travaux,
Et dans un siècle encor plein d'actions funèbres,
Mets en oubli l'horreur des premières ténèbres,
Si vers un sort meilleur, incessamment cherché,
Ta race a jusqu'ici, sans se lasser, marché,
Qui donc te fait penser et t'a pu faire croire,
Tant qu'elle n'aura pas achevé sa victoire,
Que son progrès s'arrête et ne renverse pas
Les obstacles sans nombre entassés sur ses pas?
L'éclipse d'un moment, — peut-être la dernière! —
Va-t-elle à tout jamais effacer la lumière
Que tant d'astres brillants ont versée à nos fronts?
Tous les nouveaux martyrs que l'on couvre d'affronts
Peuvent-ils, en mourant, emporter et reprendre
Les bienfaits que sur nous leur vie a su répandre?
Et toi, Donaniel, vas-tu désespérer
Parce qu'un vaillant cœur vient encor d'expirer?

« Faut-il donc, puisqu'en lui tu perdis ton étoile,
De l'avenir prochain que je lève le voile,
Et, puisque dans la nuit ton pied marche incertain,
Que je fasse briller, sous les feux du matin
Qui pour l'humanité dès longtemps se prépare,

L'oasis, terme heureux, dont un rien nous sépare?

« Un jour doit arriver, — et ce jour solennel,
Dieu l'inscrivit lui-même en son livre éternel! —
Un jour, l'homme verra sombrer dans la nuit noire
Tous les abus sans nom que relate l'histoire,
Et le temple du mal s'écrouler à grand bruit.
Tous les puissants d'alors, en une même nuit,
Jetant un œil d'effroi sur leurs mains sacriléges,
En laisseront tomber, avec leurs priviléges,
Les erreurs d'un autre âge et les vieux préjugés,
Et les fers qu'autrefois la haine avait forgés.
Le cœur plein de pitié des communes misères,
Tous les hommes verront dans les hommes des frères,
Et, la main dans la main, en relevant le front,
Pour jurer alliance ils se rapprocheront.
Alors mourra le nom de maîtres et d'esclaves.
Cette nuit brisera les dernières entraves.
Tous, nobles ou vilains, ayant conquis leurs droits,
Les plus courbés jadis marcheront les plus droits.
Le serf verra s'ouvrir son ténébreux Érèbe,
Ses pieds ne seront plus attachés à la glèbe;
Au faîte des honneurs il pourra s'élancer,

8

Et sur les fronts déchus on verra s'effacer
Le sceau qu'avait marqué l'antique servitude.

« Puis, au commun bien-être appliquant son étude,
L'homme, de son bonheur posant les fondements,
Dressera la matière à ses commandements.
Il interrogera l'air, le ciel et la terre,
Pour surprendre leurs lois, leur force et leur mystère,
Et pour aller ravir, jusqu'au fond du ciel clair,
Sa puissance à la foudre, et son aile à l'éclair.

« Alors les lourds vaisseaux, sans souci des étoiles,
Vogueront sous les cieux sans rames et sans voiles;
Et la mer, sans lasser les bras des matelots,
Verra blanchir sous eux et bouillonner ses flots.
Et la terre verra s'entr'ouvrir ses montagnes,
Et des files de chars passer dans ses campagnes
Plus vite que la foudre et que les aquilons,
Avec une chaudière en guise d'étalons.
Ils iront, déroulant leur flottante fumée
Et vomissant le feu de leur gueule enflammée,
Dans les antres du sol s'engouffrer à grand bruit,
Et, sourds, tumultueux, dans l'horreur et la nuit,

Ils poursuivront leur course ardente, aventurière,
Jusqu'à ce que le ciel leur rende sa lumière,
Et que d'un cri sauvage ils saluent son retour.
Ils iront, emportés et bruyants, nuit et jour,
Du sud au nord, de l'est à l'ouest, d'une haleine
Franchissant les vallons, la montagne et la plaine;
Puis, de leurs larges flancs, par un peuple habités,
Le flot se répandra dans le sein des cités,
Et, de nouveau remplis, sans trêve et sans relâche,
Ils reprendront leur course et poursuivront leur tâche.
Mais, que dis-je? on verra par un autre chemin
Plus vite encor marcher, courir l'esprit humain:
Car la pensée ailée, en moins d'une seconde,
Volera sur un fil de l'un à l'autre monde,
Et le câble solide, errant au fond des mers,
Jettera comme un pont entre deux univers.
Ainsi disparaîtront l'espace et la distance.

« Puis, les travaux où l'homme en sueurs se dépense,
Où s'usent les ressorts de son corps endurci,
Comme un rêve mauvais disparaîtront aussi:
Car il inventera d'effrayantes machines,
Automates de fer qui, courbant leurs échines,

Froissant leurs pieds, tendant en l'air leurs mille bras,
Travailleront pour lui sans être jamais las.
Et, nourrissant leurs flancs de charbon et de houille,
De la plaine et des monts leur livrant la dépouille,
Calme, il regardera ces rudes ouvriers
Façonner la matière et ses produits grossiers,
Et les lui rendre enfin propres à son usage.
C'est alors qu'affranchi du dernier esclavage,
Ses membres n'étant plus brisés par le labeur,
Il pourra cultiver son esprit et son cœur,
Connaître les douceurs du rêve et de l'étude,
Et du bonheur humain goûter la plénitude.

« Certes, cet avenir, qu'à ton œil étonné
Je permets d'entrevoir, n'est pas très-éloigné;
Mais tu pourrais encore en avancer le terme.
De tous progrès futurs je t'ai montré le germe;
Et si toutes les mains le veulent cultiver,
L'arbre sera plus grand qu'on ne le peut rêver.
Faut-il, pour exciter et séduire ton zèle,
Plus loin dans l'avenir t'emportant sur mon aile,
Te faire voir partout le règne de la paix,
Le mal vaincu, la guerre enchaînée à jamais,

Et l'homme heureux au sein de l'heureuse nature?...
Hélas! je te verrais m'accuser d'imposture,
Et tu rejetterais ces miracles du ciel!

— Il suffit! c'est assez! cria Donaniel.
Oh! ta voix qui m'émeut ne m'est pas inconnue!
N'avais-je pas quinze ans, et n'es-tu pas venue,
Alors que dans le mal glissaient mes premiers pas,
M'avertir du danger?... Je ne t'écoutai pas.
Hélas! pourquoi si tard te puis-je enfin connaître?
Tes accents sont si doux qu'en moi je sens renaître
Le saint enthousiasme et le désir du bien.
De mon vieil égoïsme il ne reste plus rien.

« Sophia! laisse tomber tes deux mains dans les miennes!
Je renonce en ce jour à mes erreurs anciennes,
Et je voue à l'étude, à la sagesse, à toi,
Ce qu'il reste de vie et d'énergie en moi;
J'abhorre ma folie, et de l'horrible voie
Où mes pieds s'égaraient je secoue avec joie
La poussière fangeuse en entrant en ce lieu,
Et je fais au passé mon éternel adieu.

« Adieu les faux plaisirs et la trompeuse ivresse,
Où j'ai perdu sans fruits ma force et ma jeunesse!
Mais adieu, vous surtout, ô faciles amours,
Qui de vulgaires fleurs avez semé mes jours!
Je ne garde en mon cœur de vos plus beaux délires
Qu'un souvenir mêlé de pleurs et de sourires.
Adieu la blême orgie et les libres festins
Où l'esprit se perdait dans les vapeurs des vins!
Adieu la chanson folle, et le rire, et la danse,
Et l'orchestre versant dans les cœurs la démence,
Quand du parquet bruyant où s'emmêlaient nos pas,
J'enlevai ma danseuse enchaînée à mon bras.
Adieu la chevauchée à travers la campagne,
Le soleil dans la plaine et l'air sur la montagne,
Et les dîners sur l herbe, et le retour du soir...
De ce fauteuil de chêne où je m'en vais m'asseoir,
Je verrai bien encor, tourné vers la fenêtre,
L'astre, au soir, se coucher, au matin, l'aube naître;
Je ne te verrai plus en ta verte saison,
O campagne! et ces murs seront mon horizon.
Adieu, plaisirs, adieu! la jeunesse est passée.
Mes sens ont soif de calme et mon âme est lassée.
Adieu les nuits d'amour et les fièvres du jeu!

Adieu tous! je vous dis un éternel adieu!
O Sophia! tu seras mon unique compagne!
Ton amour est le seul que la joie accompagne,
Et, faisant de t'aimer mon suprême souci,
J'attendrai que la mort vienne me prendre ici. »

V

ÉPILOGUE

Quand, d'une main pieuse, en feuilletant l'histoire,
Des siècles disparus j'évoque la mémoire,
Chacun, dans la nuit sombre où le temps les confond,
Passe avec sa conquête et sa lumière au front.
Mais ce siècle, entre tous, m'apparaît héroïque,
Qui, vieillard, engendra la jeune République.

Le nôtre, se dressant sur le monde à son tour,

Paraît comme un soleil annonçant un beau jour,
Et l'on eût dû penser, en voyant son aurore,
Qu'ainsi jusqu'au déclin il brillerait encore
Sans reprendre si tôt ses rayons déployés.

Il resplendit d'abord sur des trônes broyés ;
Il fit étinceler, au sein de la mêlée,
Des bataillons épars sur l'Europe troublée,
Avec leurs vieux soldats brûlés par cent soleils,
Si grands, que les Romains n'en ont vu de pareils.
Un homme les guidait au fort de la tourmente :
Qu'il eût reçu du ciel son mandat, ou qu'il mente
Et l'eût pris dans son cœur, que ce fût son destin
Ou que ce fût folie humaine, il est certain,
— Ayant laissé de lui cette trace profonde, —
Qu'il a fait ce que n'eût rêvé nul autre au monde.
On vit sous ses efforts, pendant près de vingt ans,
Tous les rois se courber, blêmes et palpitants ;
Et ses bons généraux, rudes et vaillants hommes,
Cœurs simples et naïfs, meilleurs que nous ne sommes,
S'en allaient, effaçant les bornes des états,
Trôner dans le palais des plus vieux potentats.
Puis, quand leur chef eut vu sa fortune trompée,

Ces guerriers au fourreau remirent leur épée,
Et, dérobant leurs pleurs sous leurs longs sourcils gris,
Revinrent aux foyers qu'ils avaient désappris.
Ils retrouvèrent là, pâlis par les études,
Des jeunes gens, amis des doctes solitudes,
Grandis près de leur mère, au milieu de leurs sœurs.
Ces vieux braves avaient pour enfants des penseurs.
Ils durent hésiter certe à les reconnaître :
Car vit-on d'un géant un nain quelquefois naître?
Mais ils purent bientôt, en les mieux connaissant,
Voir qu'en eux n'avait pas dégénéré leur sang;
Que le temps n'était plus de la force et du glaive,
Et que leurs fils, portant au front un mâle rêve
Et cherchant en lui seul leur gloire et leur appui,
S'illustreraient peut-être en combattant pour lui.

Et ce fut le lever d'une seconde aurore.
Un homme alors parut, ainsi qu'un météore,
Qui, guidant les esprits vers des chemins nouveaux,
Eut aussi ses soldats avec ses généraux.
Oh! quel esprit, nourri des vieux récits épiques,
Un jour nous contera les luttes romantiques,
Montrera des deux camps l'égal acharnement,

Et, faisant de l'armée un long dénombrement,
Chantera les héros, décrira les batailles,
Des Classiques défunts dira les funérailles,
Et sur le Pinde antique, où luttait l'art nouveau,
Des jeunes conquérants déploiera le drapeau!
Moi, je suis trop chétif pour ce labeur insigne.
Or, celui que pour chef (et quel autre était digne
De commander à tous, si ce n'est donc pas lui?)
Celui, dis-je, que tous pour chef avaient choisi,
Parfois les conviait à des jours de victoire;
Et ces jours, dont notre âge a gardé la mémoire,
Et que l'âge futur non plus n'oublira pas,
S'appelaient *Hernani*, *Borgia*, *Marion*, *Ruy Blas*.
Ce sont là tous grands noms marquant quelque conquête,
Qui furent un combat avant d'être une fête;
Noms de gloire à présent! car, pour Victor Hugo,
Comme pour l'autre chef, ce sont ses Marengo.

Mais, parmi ces soldats, enfants perdus des lettres,
Il en est qui, gardant la sainte horreur des maîtres,
Après avoir servi sous le même étendard,
Firent, bons généraux, la guerre pour leur part.
Plusieurs ont accompli des actions sublimes;

Mais avec leurs hauts faits nous redirons leurs crimes.

Et de Vigny d'abord, entendant de Roland
Le triste éclat du cor au fond des bois roulant,
S'en alla relever le brave dans la plaine.
Le cruel Mérimée avait fait son domaine
De la Corse, champ clos qu'avec ses vendetta
Longtemps de père en fils la haine ensanglanta.
Pacifique héros, le noble Lamartine,
Après avoir pleuré son amour enfantine,
Soupira pour Elvire, et dans son vieux manoir
Rimant et soupirant dans le calme du soir,
Charmait les tendres cœurs tout en leur parlant d'elle.
Sombre Antony, Dumas assassinait Adèle,
Qui ne résistait pas. Janin guillotinait
La femme qu'autrefois sur un âne il menait.
De Musset, chantonnant sa ballade à la lune,
Rencontrait en chemin les yeux noirs d'une brune :
Ses vers nous ont redit ce qu'on souffre à ce jeu ;
Papillon qui venait danser autour du feu !
Karr dévoilait le cœur des femmes, faute énorme.
Sainte-Beuve sortait du linceul de Delorme.
Cependant que Gautier, vrai chevalier errant,

Cheminant pas à pas d'Espagne en Orient,
Promenait çà et là sa tranquille paupière,
Puis pendait au hasard sa cape et sa rapière,
Lorsque du Jeune-France élégant, svelte et droit,
Le pacha fit craquer le gilet trop étroit.
Sandeau nous présentait la sage Madeleine :
Vierge antique, elle aurait jadis filé la laine;
Maintenant ce serait la jeune Benoiton.
Au train dont va le monde où s'arrêtera-t-on?
Balzac, le grand Balzac, titan que nul n'égale,
Élevait pierre à pierre une œuvre colossale
Dont nulle autre jamais n'atteindra les hauteurs.
Parmi tous ces vaillants, parmi tous ces lutteurs,
Je puis bien te citer sans encourir ton blâme,
Toi qui n'as dans l'esprit rien gardé d'une femme,
Et dont le fier génie, aigle au vol incessant,
Plane toujours sur nous de si haut, George Sand!
Houssaye, avec amour, des dames d'un autre âge
Chiffonnait galamment le précieux corsage ;
Puis offrait un fauteuil aux hommes d'aujourd'hui
Oubliés des Quarante, et n'oubliait que lui.
Qui nommerai-je encor? Les noms viennent en foule :
Sue, au milieu des mers, ballotté par la houle,

Nodier, le fin conteur, Chasles, l'universel,
Heine sur l'Allemagne éparpillant son sel,
Stendhal, Gozlan, Méry, Soulié le diabolique,
Nerval, qui nous quitta trop tôt, âme angélique!
Scribe, lui, qui trop tôt ne pouvait nous quitter...
Hélas! mais je ne puis ici tous les citer.

Quand à ces hommes-là des fils un jour naquirent
(Et j'entends par ces mots les enfants qui suivirent
Dix-huit cent trente, et qui, sur ce qu'ils ont écrit
Ayant longtemps rêvé, sont leurs fils par l'esprit),
Ceux-là qui descendaient des hommes de l'Empire
Sur tous ces jeunes fronts qui leur venaient sourire
Abaissèrent les yeux, tâchant d'y découvrir
Les secrets que gardait le prochain avenir.
Ils durent tout au long y lire une épopée
Qu'embellissaient les arts, les progrès et l'épée,
Puisqu'ils voyaient en nous les doubles héritiers
Des glorieux penseurs, enfants des grands guerriers.
Ils durent clairement noter sur notre face
Les signes de la forte et magnanime race
Où naissent les Brutus et meurent les Catons;
Et dès lors, sûrs d'avoir de dignes rejetons,

D'une âme confiante et d'un cœur sans envie,
Ils nous virent entrer au combat de la vie.

Nous n'avons pas tenu, jeunes gens énervés,
Les destins que pour nous nos pères ont rêvés.
Le feu qui les brûlait s'est éteint dans notre âme.
Nous avons sur l'autel laissé périr la flamme
Que nos mains à jamais devaient entretenir,
Et nous avons en nous fait mentir l'avenir.

Maintenant, dans nos cœurs pour rallumer les fièvres
Du saint enthousiasme envolé, quelles lèvres
Feront pleuvoir sur nous les paroles de feu?
Dans le temple désert, qui, ramenant un Dieu,
Des grands jours d'autrefois rétablira la fête?
Qui nous rendra la foi dans les arts? Quel poëte,
Se levant parmi nous le front ceint de rayons,
Éclairera la voie où nous nous fourvoyons?
Qui, reprenant de l'art les routes délaissées,
A la scène rendra ses splendeurs éclipsées,
Y fera retentir les fiers alexandrins,
Renverra les bouffons aux spectacles forains,
Et nous délivrera de l'inepte féerie

Où la foule aujourd'hui se rue avec furie?
Qui, des nobles amours retrouvant les accents,
Et parlant à nos cœurs et non pas à nos sens,
Des vénales beautés qui souillent le théâtre,
Expulsera la troupe indécente et folâtre?
Au moderne roman qui rendra la pudeur?
Qui, laissant désormais les filles sans honneur
A leur métier, avec la honte pour compagne,
Et les forçats rivés à leur anneau du bagne,
Ne nous traînera plus de prisons en prisons,
De la prostituée à ses vils compagnons?
— Pourquoi sur un front pur, dans une âme choisie,
Ne pas aller cueillir les fleurs de poésie? —
L'esprit plein d'idéal, qui viendra de nouveau
De tous les arts déchus relever le niveau?
Qui, sentant dans son cœur s'amasser l'harmonie,
Du puissant Meyerbeer nous rendra le génie?
D'Ingres, de Delacroix qui tiendra le pinceau?
De Rude et de David qui prendra le ciseau?
Qui nous ramènera ces jours de pure ivresse
Où, content de son sort et narguant la détresse,
L'artiste n'était pas un trafiquant hideux;
Où les journaux chassaient le scandale loin d'eux;

Où l'on ne donnait pas au peuple pour pâture
Tout ce que le ruisseau roule d'impure ordure;
Où l'auteur n'avait pas l'horrible soif de l'or;
Où l'on aimait son art, où l'on croyait encor
A la gloire, au génie; où, désintéressée,
Libre et fière, le front haut, marchait la pensée;
Où les yeux des humains pouvaient voir dans les cieux,
Comme au temps de Jacob, les esprits radieux
Descendre et remonter; où l'échelle des anges
Ne s'était pas brisée en tombant dans nos fanges!

Dans sa halte au désert, lorsque le peuple hébreu
Eut profané son culte et renié son Dieu,
Et devant une idole insensée et grossière
Se fut agenouillé, le front dans la poussière,
D'un cruel châtiment Jéhovah le punit.
En vain pour le fléchir ce peuple ingrat s'unit :
Son Dieu fut sourd; il dut, pendant quarante années,
Errer loin des confins des terres fortunées.
Le guide flamboyant qui marchait devant eux
Les égara longtemps par les steppes poudreux.
Le désert leur tendit le piége du mirage.
Tous ceux qui de Baal avaient prié l'image

Durent jusqu'au dernier mourir, jeunes ou vieux,
Sans voir de Chanaan les champs mystérieux.

Nous, pour avoir de l'art profané l'œuvre sainte,
Pour avoir du Veau d'or foulé l'horrible enceinte,
Les champs de Chanaan nous sont aussi fermés.
Par la nuit sans issue à jamais opprimés,
Nous suivrons çà et là de trompeurs météores;
Mais nos yeux ne verront jamais lever d'aurores.
Ainsi, — jusques aux jours lointains et triomphants,
Où les arts surgiront encor chez nos enfants.
Heureux, si toutefois elle leur est rendue,
Cette terre d'Éden que nous avons perdue,
Et s'ils savent tirer de notre châtiment
Pour leur propre conduite un grave enseignement!

Paris. — Avril 1869.

FIN.

TABLE


OCCUPA PORTUM
JOUAUST
IMPRIMEUR
RUE St
HONORÉ
338

DU MÊME AUTEUR :

Déjà paru :

DONANIEL, poëme. 1 volume. . . . . 3 fr

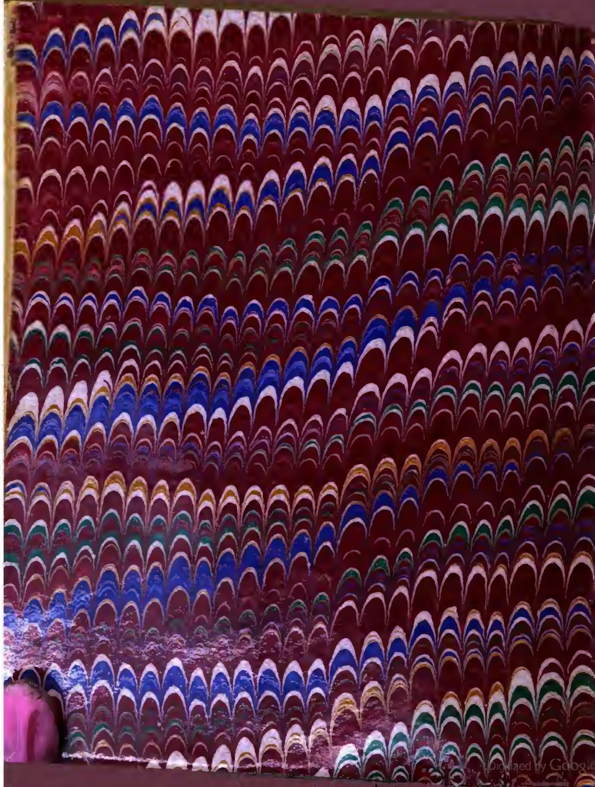
YOLANDE, roman. 1 volume . . . . 3 fr.

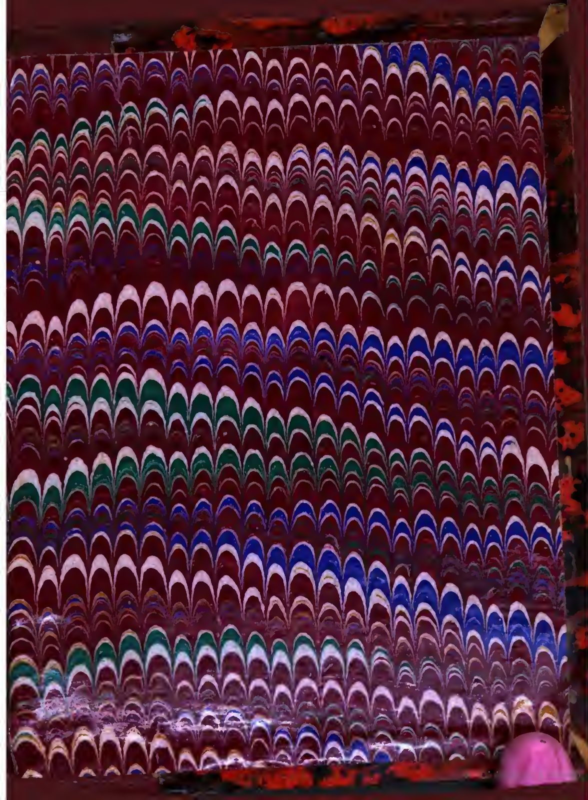
Pour paraître prochainement :

LES SURPRISES DE L'AMOUR, nouvelles. 1 volume.

LA COMTESSE AURORE, roman. 1 volume.








BIBLIOTECA